

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

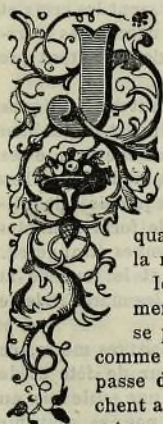
LES FLEURS A PARIS

(SUITE ET FIN)

VII

Les Parterres aériens.

L'horticulture en chambre. — Entre ciel et terre. — Une invasion sur les toits. — Un potager entre quatre planches. — Les fleurs célèbres. — Le fraisier de Bernardin de Saint-Pierre. — Le myrthe de Rachel. — Le jasmin de Bonaparte. — Le rosier du père Duranton.



U ne sais rien de curieux et de sympathique, de poétique et de charmant, comme cette horticulture en chambre, ces jardins minuscules, ces parterres aériens qu'un regard embrasse, qu'un verre d'eau arrose, qui s'épanouissent entre ciel et terre à soixante ou quatre-vingts pieds au-dessus de la rue.

Ici, des guirlandes de liserons menacent d'entrer par la fenêtre, se penchent ensuite dans l'espace comme s'ils voulaient voir ce qui se passe dans la rue, ou bien, s'accrochent au toit comme s'ils prétendaient grimper jusqu'au ciel.

Là, le parterre se change en potager : entre les quatre planches d'une caisse peinte en vert, poussent à l'envi du persil, du cerfeuil, de la civette, du thym, de l'estragon aux pénétrantes senteurs ; assaisonnements précieux que la ménagère aura toujours sous la main ; il lui suffira d'ouvrir la fenêtre pour faire sa provision.

Plus loin de grands lauriers roses, des cactus

et des orangers, des grenadiers tordus, piqués de fleurs écarlates, des palmiers à éventails s'étalent avec orgueil sur les balcons dorés des somptueux hôtels. Cela vous a un petit air babylonien qui fait penser à Sémiramis.

Mais je garde mes sympathies pour ces parterres des mansardes où trottaient les pierrots et passent les hirondelles, tandis qu'un chat paresseux fermant à demi ses beaux yeux d'or, sommeille, les pattes repliées et la queue allongée au pied d'une giroflée blanche, comme un tigre sous un figuier de l'Inde.

Combien de ces jardinets aériens, de ces fleurs sous les toits sont restés célèbres dans l'histoire !

Rue Montagne - Sainte - Geneviève, un beau vieillard accoudé à son étroite fenêtre, reste des heures entières en extase devant un fraisier dont les rameaux vagabonds envahissent en serpentant toute la balustrade. Cet homme, c'est Bernardin de Saint-Pierre qui, dans une plante, a découvert un monde.

Rue du Temple, dans une humble mansarde, une enfant maigre et pâle, au type israélite, arrose de ses doigts effilés un myrthe dont elle parlera plus tard dans ses lettres intimes.

Un jour, cette pauvre enfant s'appellera Rachel !

Là-haut, sous les toits, au dernier étage d'une vieille maison du quai Conti, fleurit un jasmin que taille avec sollicitude un jeune officier à l'air méditatif et grave.

Plus tard, le jasmin du quai Conti se changera en laurier, étendra ses rameaux prodigieux des Tuileries à Notre-Dame et couvrira l'Europe de son ombre. Ce jeune officier, c'est Bonaparte.

Ces parterres aériens qui tiennent entre les deux battants d'une fenêtre, sont bien loin sans

doute des jardins suspendus de Ninive et de Babylone; mais ce jardinet grand comme la main, et dont les fleurs ressemblent à des étoiles tombées sur les toits, est cher à l'ouvrière qui soigne comme des enfants ces douces plantes du ciel et du foyer.

Une plante autrefois fameuse dans les quartiers latins, c'était la clématite qui ombrageait la fenêtre du grand jurisconsulte Duranton, doyen de la Faculté de droit et que les étudiants appelaient familièrement le père Duranton.

De gros souliers ferrés, une longue lévite à basques flottantes, un col en crin, façon Royer-Collard et Guizot, une bonne figure rougeaude, des sourcils épais, la bouche spirituelle et les yeux pétillants de finesse, avec un chapeau à larges bords enfoncé comme par un coup de poing sur cette figure de paysan du Danube, tel était le père Duranton — un puits de science et de bonté.

Mais un jour il s'éprend d'une belle amitié pour un rosier, et la clématite qui depuis près de vingt ans ombrageait et parfumait son cabinet de travail, fut détrônée dans son cœur.

Voici l'histoire: Il y avait à cette époque un jardin rustique moitié pépinière et moitié potager qui, dépendant du Luxembourg, s'étendait entre l'allée de l'Observatoire et la rue d'Enfer.

Un passage, peu connu et peu fréquenté, bordé de vignes et de figuiers, livrait une voie commode aux initiés qui se rendaient au Panthéon.

Un jour, comme le père Duranton traversait ce passage, il remarque un énorme rosier obstrué d'herbes parasites et chargé de chenilles.

L'illustre jurisconsulte ne fait ni une ni deux, il enjambe la palissade, tire un eustache de la poche de sa redingote, râcle, nettoie, émonde le rosier, lui faisant une toilette complète qui n'était pas du luxe. Un jardinier survient :

« Que faites-vous là, monsieur Duranton ? »

— Ce que vous devriez avoir fait vous-même, malheureux ! Est-il possible de négliger ainsi une aussi belle plante !

— Ah ! que voulez-vous ! il y a tant de travail au Luxembourg et nous sommes si peu de bras !

— C'est bien ! je me charge à l'avenir de ce pauvre rosier, qui, je crois bien, doit être aussi vieux que moi. »

Tout le monde, au Luxembourg, connaissait le père Duranton qui se plaisait, dans ses fréquentes promenades, à échanger des prises de tabac avec les gardes et les jardiniers.

L'Administration lui abandonna courtoisement la culture et les fleurs du rosier qu'il avait pris sous sa protection; et les étudiants qui désiraient se concilier les faveurs du maître, n'avaient pas de plus sûr moyen que celui de louer ses belles roses.

Un matin d'hiver, le père Duranton arrive à l'école de Droit, détache son grand manteau aux

agrafes d'argent et gravit avec une tristesse inaccoutumée les marches de sa chaire.

Les étudiants alignent leurs cartons, débouchent les encriers, appréhendent leur plume. Le célèbre professeur va commencer son cours; on écoute :

« Messieurs, dit le père Duranton, vous me voyez très affligé. Il a fait cette nuit un froid terrible et mon pauvre rosier du Luxembourg est gelé..... je n'ai plus que ma clématite. »

Puis, après un moment de silence le vieux professeur commence sa leçon :

« Messieurs, l'empereur Justinien..... »
Maintenant, quittons les jardins aériens pour visiter les jardins funèbres qui entourent pieusement les tombes des cimetières.

Du ciel, pour ainsi dire, nous ne descendons pas sur la terre, mais dans la terre même d'où sortent les plantes et les fleurs des morts !

VIII

Les Jardins funèbres.

Les offrandes du souvenir et du regret. — Les monuments de marbre et la croix de bois. — Le jour des morts. — La fosse commune. — Les voleurs de fleurs. — Les fleurs de cimetière. — Le romarin des tombeaux. — Les immortelles et le buis. — La toilette des tombes. — La fiancée de Borie. — La crémation. — Urnes et tombeaux.

Savez-vous quelque chose de plus touchant que ces jardins funèbres, que ces parterres de souvenir et de deuil, qui fleurissent les croix et les tombes dans nos grandes nécropoles parisiennes ? Aucune ville du monde n'a autant que Paris le culte des morts.

Autour des cimetières s'alignent des boutiques de marchands de fleurs mortuaires et, il faut bien le dire, il y a peu de fleurs aussi chères que ces plantes vendues au regret et à la douleur. Les jardiniers des cimetières n'ont jamais fait faillite, ils se font au contraire de forts honnêtes bénéfices en fleurissant les tombes étrangères.

C'est surtout le 2 novembre et le jour de la Toussaint que les jardiniers et les marchands de fleurs font des affaires d'or.

Pour eux, comme pour les pauvres morts, ce premier jour d'hiver est un jour de fête et de printemps. Il suffit d'avoir été une seule fois au Père-La Chaise à cette époque pour se souvenir des quantités prodigieuses de plantes et de fleurs, de couronnes et de bouquets qui s'amoncellent autour des tombes.

Quelles sont les fleurs des cimetières ? L'immortelle d'abord, dont il se fait une consommation prodigieuse, les myrthes, les buis et les fusains, arbustes toujours verts, symboles d'espérance et d'immortalité; c'est le chrysanthème, fleur d'automne et d'hiver, qui fleurit quand il n'y a

plus de fleurs, c'est le romarin des tombeaux dont les feuilles délicates et les fleurs bleues sont d'un touchant effet, mêlées à l'azur des myosotis et à l'or des immortelles.

Jadis, ceux qui suivaient les enterrements tenaient à la main des branches de romarin et en recouvraient les cercueils.

Vers 1840, en Volhinie, des savants constatèrent un événement végétal aussi curieux que touchant.

La comtesse Louvinska perdit une fille charmante, âgée de quinze ans, qu'elle adorait.

Cette mère désolée ne voulut confier à personne le soin de rendre à son enfant les derniers devoirs qui, dans ces pays, se remplissent avec une importance beaucoup plus intime que dans d'autres parties de l'Europe.

Après avoir peigné les cheveux de la morte, lavé et paré son corps, la comtesse de Louvinska ceignit la tête inerte de l'enfant d'une couronne de romarin.

Puis on transporta la jeune défunte dans le caveau qui servait de sépulture à la famille.

Obligée de voyager pendant quatre ans, la comtesse, dès son retour voulut revoir les restes de sa fille. Elle fit ouvrir sa tombe où l'on ne trouva plus que des ossements.

Le reste de la dépouille mortelle avait été absorbé par un énorme buisson de romarin.

Les branches qui avaient formé la couronne funéraire avaient jeté des racines et végété dans le sombre asile.

Transporté dans la partie la plus solitaire de ses jardins, ce romarin d'outre-tombe devint l'objet d'une sorte de culte pour la mère, qui, auprès de cet arbuste, pleurait sa fille avec moins d'amertume.

Fleurs de cimetière, fleurs poétiques et simples! Eh bien, il se trouve des gens pour dérober ces offrandes du souvenir et du regret.

Un jour, madame de R... se rend au Père-La Chaise pour prier selon sa pieuse coutume, sur la tombe de sa mère. Elle s'aperçoit que des fleurs déposées la veille par elle-même, ont disparu.

Comme elle allait quitter le cimetière, elle remarque une femme du peuple aux yeux rougis, au teint pâle, qui s'approche furtivement de la tombe dépouillée, y prend un pot de chrysanthème, le cache sous son tablier et s'enfuit d'un pas rapide.

Madame de R... la suit et la voit déposant les fleurs qu'elle lui a dérobées sur une petite tombe d'enfant. Elle interroge aussitôt la voleuse, qui, surprise et confuse, avoue son larcin impie en implorant la pitié de madame de R...

Justement cette dernière avait perdu, comme cette femme du peuple, une enfant qu'elle adorait. Loin de dénoncer la voleuse de cimetière, elle se chargea de fournir désormais à l'entretien de la tombe de son enfant.

Quelles histoires attendrissantes et poétiques pourraient raconter ces fleurs de cimetière!

Vers 1855, sur un modeste cercueil, sortant de l'église de Saint-Germain-des-Prés, les passants stupéfaits remarquaient des centaines de bouquets de violettes fanées.

La morte était la fiancée de Borie, l'un des quatre sergents de la Rochelle, mort sur l'échafaud au commencement du règne de Louis-Philippe.

Tout Paris avait connu cette femme qui a figuré dans les *célébrités de la rue* et qu'on appelait communément la « vieille aux violettes ». De son vrai nom, elle s'appelait Louise Pichon. Quelques heures avant de monter sur l'échafaud, le sergent Borie avait prié l'aumônier de la prison de faire remettre à sa « promise » un bouquet de violettes, mission qui fut religieusement remplie.

Le jour même de l'exécution de son ami, Louise Pichon devint folle, et, pendant trente-cinq ans, on la vit à travers Paris, surtout dans le faubourg Saint-Germain qu'elle habitait, se promener avec un bouquet de violettes au corsage, bouquet en quelque sorte sacré qu'elle renouvelait chaque semaine, aussi bien l'hiver que l'été. Tous ces bouquets, elle les recueillait flétris dans une vieille armoire, où on les retrouva tous amoncelés le jour de sa mort. Elle avait demandé que ces fleurs qu'elle n'avait jamais quittées et dans lesquelles revivait pour elle le souvenir du fiancé qu'elle avait perdu, fussent jetées dans sa fosse.

Et c'est ainsi que ce tas de violettes fanées, accusant près d'un demi-siècle de regrets et de fidélité, accompagnèrent la pauvre folle au fond de la tombe.

Un soir de l'été 1870, deux jeunes gens étaient assis à une table d'un café du boulevard; c'était le comte de Néverlée, un des plus brillants officiers de notre armée, et Ernest Baroche, le héros futur du Bourget.

Un gentleman à la physionomie franche et distinguée vint serrer la main de Néverlée, et prit place à sa table.

Presqu'au même instant, un jeune homme à l'air un peu triste, s'arrêta devant le café où il semblait chercher quelqu'un. Sur un signe de son ami Baroche, il sourit et vint s'asseoir à ses côtés.

Le premier était le comte René de Dampierre; le second un peintre déjà célèbre, Henri Regnault.

Baroche, Néverlée, Regnault, Dampierre, se mirent à parler des choses dont tout Paris parlait: des événements qui se préparaient et des probabilités de la guerre où ces quatre jeunes gens réunis par le hasard devaient trouver la mort — une mort retentissante et glorieuse, à la fleur de l'âge.

Néverlée, la bravoure; Baroche, la jeunesse

Regnault, le talent ; de Dampierre, la noblesse ; ils étaient là, tous les quatre, marqués pour la gloire et pour la mort, ne prévoyant pas sans doute les malheurs de la patrie, et leur propre spectre debout à leur côté.

Une petite bouquetière du boulevard vint à passer, des camélias à la main.

Regnault qui adorait les fleurs, en véritable artiste qu'il était, fit signe à l'enfant et choisit quatre fleurs que se partagèrent les quatre jeunes gens.

Quelques mois plus tard, le peintre Regnault tombait à Montretout, Nivêlée à Champigny, Baroque au Bourget, de Dampierre à Bagneux. Les quatre camélias du boulevard des Italiens venaient de se changer en immortelles !

Depuis quelques années la crémation est en grande faveur et il paraît qu'il vaut mieux être brûlé qu'enterré.

Mais remplacez ces tombes par des urnes, et vous n'aurez plus ces pèlerinages que je viens de retracer, ces touchantes visites, ces doux entretiens avec les défunts, ces parterres funèbres, ces jardins des morts où il semble, à l'affection des vivants, que l'essence des âmes se mêle au parfum des fleurs.

Sous cette pierre, qu'une plante recouvre, qu'une fleur parfume, il nous semble voir la personne qui nous est chère, les paupières closes, endormies ; et nous faisons silence, comme si nous craignons de l'éveiller par le bruit de nos pas.

C'est là, la majesté de la mort.

Quittons les morts, que nous rejoindrons un jour, demain peut-être, pour retourner au milieu des vivants et jeter un regard curieux sur les fleurs industrielles et médicinales, sur la flore, assez inconnue de Paris, qui pousse éparpillée, inaperçue, ignorée dans les infractuosités des maisons, sur le pavé des rues, au pied des édifices, ou sur le faite des murailles.

IX

Fleurs industrielles et médicinales.

Le bocal et l'alambic. — L'hygiène et la toilette. — Herboristes et parfumeurs. — Ce que disent les fleurs. — La flore naturelle et libre de Paris. — Un herbier sans pareil. — Les plantes et les ruines.

Prodigieuse est la quantité des fleurs utiles, industrielles et médicinales qui arrivent à Paris, qu'absorbent la toilette et la médecine, qu'utilisent sur une grande échelle, herboristes, pharmaciens et parfumeurs.

Bienfaisante et précieuse est la mission de ces plantes et de ces fleurs qui ne fleuriront aucun corsage ; les unes recèlent le soulagement et la santé dans le bocal du pharmacien ; les autres

abandonnent leur parfum à l'alambic du chimiste.

Les parfumeurs s'approvisionnent surtout dans le midi de la France, dans la Provence et le Languedoc, à Grasse, à Nice, à Hyères, à Toulon, à Montpellier, à Foix, à Pau, à Perpignan.

La flore de ces contrées bénies qu'abreuve de ses rayons un soleil de printemps, en est l'ornement, le charme et le rapport. Là-bas on est riche de violettes, de roses, de verveines, de romarin, d'œillets, comme ailleurs on est riche de vignes ou de froment.

Ces fleurs aromatiques ne vivent pas longtemps ; elles fleurissent, on les coupe ; elles se fanent, elles ne sont plus ; mais leur parfum recueilli tombe goutte à goutte sur un mouchoir brodé ou sur des gants aristocratiques, et s'enferme dans un flacon de cristal comme un souvenir embaumé du printemps.

Les herboristes et les pharmaciens, les hospices, les infirmeries, reçoivent des quantités énormes de fleurs et de plantes, récoltées dans les environs de Paris.

Pour mon compte, je trouve pittoresque la boutique de l'herboriste, avec ses guirlandes de fleurs desséchées, ses bouquets pendants, ses plantes flétries aux molles et pénétrantes senteurs qui me rappellent les parfums, si rustiques, des foins coupés. On dirait un musée d'antiquités végétales étalées devant la porte et le long des murs.

Ces plantes, ce sont les vraies plantes du bon Dieu, venues sous un rayon de soleil en plein air, au caprice des vents, sur la lisière des bois ou sur le bord des rivières. Dieu les donne, et l'homme les fait payer, quelquefois même assez cher.

Chose étrange et assez ignorée : Paris, la grande ville tumultueuse faite de poussière et de boue, remuée, piétinée, bouleversée, battue et rebattue sans cesse, a sa flore naturelle et libre comme un champ, une montagne, une forêt.

Tout dernièrement une revue scientifique racontait qu'un chef de bureau dans un ministère s'était distrait, pendant trente ans, à recueillir avec soin toutes les plantes qu'il rencontrait sur son passage en se rendant à son bureau.

De ces plantes inaperçues, de ces herbes et de ces fleurs dédaignées, recueillies sur un mur, dans l'infractuosité d'une maison, dans les fentes d'un escalier, entre les pavés d'une cour ou d'une rue solitaire, ce bizarre et patient collectionneur était arrivé à composer un herbier unique dans son genre, contenant plus de cent plantes diverses.

Après leur destruction par l'incendie, les Tuileries et la Cour des Comptes nous ont donné le spectacle d'une flore spontanée, aussi variée qu'étonnante.

Des botanistes qui ont visité les ruines de la Cour des Comptes sont restés stupéfaits devant les herbes et les fleurettes qui ont poussé à travers les décombres, devant les plantes qui grandissent, grimpent et serpentent de tous côtés, comme si elles voulaient faire à ces ruines lamentables un voile de verdure et d'oubli, comme si elles voulaient dérober au regard de l'étranger, ses monuments douloureux de luttes fratricides et de folies humaines. On sait que ces plantes, ces herbes et ces fleurs qui s'en donnent à cœur joie, à racine et à feuille que veux-tu, au milieu des murs ébranlés et noircis, des fenêtres béantes, des arceaux sans porte, des escaliers sans rampe, ont été apportées en ces lieux funèbres par le vent et par les oiseaux.

Je viens de conduire mes jeunes et bienveillantes lectrices au bal, au théâtre, au concert, dans les squares, les serres et les jardins de la ville, aux marchés aux fleurs, aux Halles, aux cimetières, et nous avons grimpé ensemble jusqu'aux parterres aériens qui fleurissent les balcons et les terrasses.

Elles doivent être un peu fatiguées, je leur propose un instant de répit pour leur présenter quelques plantes célèbres et d'illustres amateurs de fleurs.

X

Les Amateurs de fleurs.

Les bruyères de Georges Sand. — Les balsamines de M. Thiers. — L'égantier de Châteaubriand. — Le chèvrefeuille d'Alfred de Musset. — Les lys de Berryer. — Les roses de Lamartine. — Les giroflées de Villemain. — Les lavandes du maréchal Bugeaud. — Le fleuriste d'Alexandre Dumas. — Alphonse Karr. — Les roses blanches de Charles Nodier.

Georges Sand à qui l'on vient d'élever une statue, adorait les fleurs et tout particulièrement les fleurs pauvres, les plantes rustiques qui poussent dans les vallées sauvages, au bord des étangs et des rivières fréquentées par les martres, les *fadets* et les *laveuses de nuit*.

Ses bucoliques berrichonnes respirent le frais parfum d'un parterre champêtre où les molles senteurs d'un herbier choisi rapporté des rives de la Creuse. Les fleurs aimées qu'elle cite souvent dans ses livres, ce sont les genêts d'or et les bruyères roses, surtout les bruyères dont les clochettes agitées par le vent rendent un murmure si poétique.

A Nolsant, les vases de son salon étaient toujours pleins de bruyères.

M. Thiers aimait les balsamines, c'était sa fleur de prédilection. Un jour, que j'avais été lui faire visite, il me dit de sa voix aimable et flûtée :

« Maintenant que je vous ai montré mes livres et mes faïences, venez au jardin et vous verrez mes balsamines. »

Ah ! comme il s'extasiait devant leurs couleurs splendides : roses, violettes ou blanches ! Puis pressant entre ses doigts la cosse mûre, il prenait un plaisir d'enfant à lancer les graines.

Châteaubriand nous a appris qu'aucune fleur ne lui était plus chère que le fragile églantier qui poussait dans sa retraite de la vallée au Loup.

Un jour, il prit fantaisie au chantre d'*Attala* de faire un bouquet de ces fleurs des bois et de les porter à Paris, chez madame Récamier.

Il se figurait, le grand poète, que ses roses champêtres arriveraient aussi fraîches qu'il les avait cueillies.

En voyant ces fleurs sauvages, sa vénérable amie ne put réprimer un éclat de rire ; toutes les roses étaient fanées.

Les roses, hélas ! passent encore plus vite que la gloire.

Alfred de Musset était un amant passionné des plantes et des fleurs ; il s'arrêtait souvent devant les vitrines des grands fleuristes, entraînait, s'asseyait, et marchandait toujours des plantes rares qu'il n'achetait jamais. Puis il s'en allait emportant dans son cerveau de poète l'éclat des roses et le parfum des lilas.

Sa fleur de prédilection, c'était le chèvrefeuille, cette plante délicate et capricieuse comme son génie. Sa plante aimée, on le sait, était le saule pleureur :

— Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière ;
J'aime son feuillage éploré,
La paleur m'en est douce et chère ;
Et son ombre sera légère
A la tombe où je dormirai.

Dans le petit jardin que cultivait Berryer, à son rez-de-chaussée de la rue Croix-des-Petits-Champs, fleurissaient de beaux lys qui lui avaient été envoyés de Frostdorff.

Après une plaidoirie retentissante au palais ou un discours immortel à la Chambre, Berryer arrivait dans son petit jardin, se dépouillait de son légendaire habit bleu à boutons d'or et arrosait ses lys, comme après Rocroi, le grand Condé arrosait ses œillets ; ce qu'il y a de curieux c'est que dans ce travail de jardinage politique, le grand orateur était aidé par son illustre voisin et ami, l'avocat Marie, ministre républicain de la Justice en 48.

« Arrosons, disait-il, arrosons, mon vieux Berryer ; ce ne sont pas tes lys qui ramèneront la royauté. »

Ce fut l'empire qui vint et, pour percer une rue, d'un coup de pioche, le baron Hausmann bouleversa le jardin des deux amis.

Je me souviens d'avoir été chez Lamartine, à ce joli chalet du Bois de Boulogne que lui avait

offert la ville de Paris. Je le trouvai perché sur une échelle, taillant, échenillant des rosiers à belles fleurs blanches qui grimpaient autour de ses fenêtres et entraient jusque dans sa chambre à coucher, comme pour lui souhaiter le bonjour.

Je le félicitai sur ses rosiers :

« Ce sont mes amis, dit-il, je leur consacre tous les jours deux heures de soins, regardez comme ils me sont reconnaissants et quelles fleurs splendides ils prodiguent à leur vieux jardinier. »

Puis, étendant son sécateur avec un geste dédaigneux vers le château de la Muette dont un chemin le séparait, il ajouta :

« Certes ! il y là, chez madame Erard, un parc magnifique et des charmilles princières, mais je la défie bien d'avoir des roses comme les miennes. »

J'eus l'occasion un jour d'aller chez M. Villemain à l'Institut. Me voilà devant une maison antique et grave, vraiment académique ; une vigne de l'âge de M. de Ségur encadre la porte et serpente tout le long des corniches où trottaient des centaines de pierrots bavards.

Près de la porte, un puits avec une vieille corde et un seau qui se balance sur la margelle ; accroupi comme un sphynx, un chat de gouttière qui doit appartenir à M. de Sacy, puis un grand escalier aux marches obliques et douces, encore vierges du pied des frotteurs, mais gravi et descendu par plusieurs générations de littérateurs et de savants.

Après m'avoir fait admirer ses livres, ses gravures, ses autographes, le vieil académicien m'accompagna avec courtoisie jusque sur le seuil de sa porte.

« A propos, me dit-il, j'ai oublié de vous montrer mon jardin, le voici ; levez la tête et ouvrez bien les yeux. »

Et du doigt, l'auteur de *Lascaris* me montra un vieux mur tout ourlé de giroflées touffues qui lui faisaient comme une guirlande d'or :

« Ce sont, dit-il, mes giroflées à moi ! on a voulu réparer ce mur qui est certainement aussi âgé que mon confrère Lebrun, mais je m'y suis formellement opposé, on aurait pu endommager mes giroflées. »

Et ces yeux si vifs cachés sous de longs sourcils en broussailles, regardaient avec amour ce parterre aérien qui aurait tenu dans un vase.

Dans la correspondance qu'il nous a laissée, le maréchal Bugeaud parle assez souvent d'un pied de lavande qui se trouvait dans son domaine de la Durantie et auquel il était fort attaché, peut-être par quelque souvenir d'enfance.

Ses lettres se terminaient fréquemment par cette recommandation familière : « Soignez bien le pied de lavande. »

Et quand il arrivait dans sa propriété, après avoir embrassé sa famille et serré la main à ses amis :

« Allons voir, disait-il, notre vieille lavande. »

Et il se dirigeait gravement vers le bout du jardin.

Un jour, Henry Mürger arrive aux bureaux de la *Revue des Deux-Mondes*, avec le manuscrit d'un roman attendu avec impatience par le directeur M. Buloz.

« Enfin ! vous voilà ! s'écrie ce dernier, avec sa brusquerie légendaire ; ce n'est vraiment pas dommage ; que faisiez-vous donc ? où étiez-vous ? »

— Moi, répond tranquillement Mürger, j'étais aux mugnets.

— Aux mugnets ? je ne connais pas ce village, où se trouve-t-il ?

— Mais ce n'est pas un village, répond Mürger en souriant ; j'étais à Barbizon où je vais, tous les printemps, voir fleurir les mugnets de Fontainebleau. »

Buloz n'était pas très sentimental et, en fait de fleurs, il n'appréciait guère que la *Revue des Deux-Mondes* :

— Enfant ! murmura-t-il, en regardant avec dédain, l'auteur des *Vacances de Camille*. »

Non Mürger n'était pas un enfant, mais un poète qui allait aux mugnets, comme on va aux fraises ou aux noisettes.

Dans sa villa du Ranelagh, Rossini possédait une rare collection de jacinthes dont il était presque aussi fier que du Barbier de Séville.

Il prétendait qu'en ébranlant le sol du jardin, le voisinage du chemin de fer et le passage des trains nuisaient à la prospérité de ces fleurs. Nul n'avait le droit de toucher à ses jacinthes ; il les soignait lui-même de cette main fine et potelée qui confectionnait le fameux macaroni auquel l'auteur de *Guillaume Tell* a laissé son nom ; mais j'incline à croire que l'illustre gourmet aurait donné tous les oignons de ses tulipes pour une belle truffe du Périgord.

C'était à l'époque où Alexandre Dumas dans toute sa gloire, venait de s'installer royalement dans son château de Monte-Cristo près de Saint-Germain. Il donna une fête splendide, et on parla beaucoup, entre autres merveilles, d'une somme colossale dépensée en plantes et en fleurs décoratives.

Peu de jours après, Alexandre Dumas reçoit la visite d'un gros monsieur en habit noir, les doigts chargés de bagues et les mains gantées de blanc et pleines de fleurs :

« M. Dumas, lui dit-il, j'ai appris que c'était aujourd'hui votre fête, veuillez permettre à un admirateur de votre génie, de vous offrir ces modestes fleurs. »

Et avant que Dumas ait le temps de remercier cet étrange visiteur, le personnage aux doigts chargés de bagues disparaît en faisant un salut profond.

Un mois après, Dumas fait paraître un roman

à sensation et le même personnage reparait à Monte-Cristo, un gros bouquet à la main :

« M. Dumas, dit-il en saluant jusqu'à terre, je viens de lire votre dernier livre qui est un pur chef-d'œuvre. En témoignage de mon admiration, permettez-moi de vous offrir ce modeste bouquet d'œillets de poète. »

Et le gros monsieur, faisant une grande révérence sans que Dumas, grand causeur comme on sait, ait pu seulement ouvrir la bouche.

Quinze jours plus tard, l'auteur d'Antony fait représenter avec un éclatant succès je ne sais plus quel drame à la Comédie-Française.

Réapparition du gros personnage qui se présente de nouveau avec de belles fleurs à la main; il se fait annoncer, on l'introduit :

« Ah ! monsieur Dumas ! quel talent ! quelle verve, quel génie ! j'étais hier au Théâtre-Français et je puis vous dire que je ne fus jamais à pareille fête, votre pièce, monsieur, est un pur chef-d'œuvre. Permettez au plus sincère admirateur de votre talent, de vous offrir ce bouquet de roses. »

Et le gros monsieur, toujours en habit noir, s'apprête à sortir, j'allais dire à s'esquiver; mais cette fois, Dumas s'élançant, lui saisit le bras, le retient.

« Mais, monsieur, qui êtes-vous donc ? votre nom, s'il vous plaît !

— Mon Dieu, monsieur Dumas, pourquoi vous le dirais-je, je suis aussi obscur que vous êtes illustre et je me nomme tout simplement M. Auguste. »

Plus de gros monsieur : la cravate blanche, les bagues et l'habit noir se sont évanouis, seul un magnifique bouquet de roses parfume de ses douces senteurs, le bureau de l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

Quelques mois s'écoulent. Un jour Alexandre Dumas, accompagné de Méry, traversait une rue du faubourg Saint-Germain.

« Tiens, dit Méry à Dumas, regarde donc cette enseigne..... »

Et du doigt il montre au grand romancier une boutique de fleuriste avec cette inscription :

AUGUSTE

Marchand de fleurs

FOURNISSEUR PARTICULIER DE

M. ALEXANDRE DUMAS

Aussitôt l'auteur de Joseph Balsamo, descend de voiture et se trouve nez à nez avec l'homme aux trois bouquets, qui paraît très embarrassé à la vue du grand écrivain.

Dumas lui tend la main, et lui dit, en souriant, de sa voix gouailleuse et familière :

« Ah ! maintenant, je vous connais, mon cher monsieur et je sais qui vous êtes.

— Que voulez-vous, cher maître, lui dit le fleuriste, depuis trois ans que je suis installé

ici, je ne vendais pas une giroflée par semaine et depuis que je vous ai pris pour enseigne, je fais de l'or !

— Tant mieux, répond Dumas, j'en suis enchanté, mon cher ; et bien, donnez-moi cette rose que je vais mettre à ma boutonnière ; et se dérobant à son tour aux remerciements du fleuriste, Dumas remonte vivement en voiture et disparaît. »

N'oublions pas Alphonse Karr, le grand amateur de fleurs ; l'auteur du *Voyage autour de mon jardin* ne se borne pas à décrire les fleurs en poète et en savant ; il les propage et les multiplie, il les perfectionne ; il ne se borne pas à les aimer, il les cultive et il les vend.

Tout le monde sait qu'Alphonse Karr s'est fait depuis longtemps jardinier, et qu'il possède des fleurs incomparables autour desquelles bourdonnent et butinent ses guêpes au corsage d'or.

Autrefois, les poètes mouraient à l'hôpital ; Alphonse Karr, lui, mourra au milieu des jacinthes et des tulipes, dans son ermitage fleuri de Saint-Raphaël.

Charles Nodier était, comme on sait, passionné pour les fleurs. On ne pouvait pas feuilleter un livre de sa bibliothèque sans rencontrer une feuille desséchée, une feuille de menthe, de rose ou de jasmin, ce qui faisait dire à madame Ancelot : « Mon Dieu ! que les livres de Charles Nodier sentent bon !

Jadis, il y avait au Luxembourg, une pépinière incomparable où le célèbre jardinier Hardy, en galoches et en chapeau à haute forme, faisait en plein vent et en français barbare, des cours très originaux au pied de la statue de Velléda. La collection de roses de cette pépinière était dit-on, sans rivale.

Un matin, Charles Nodier arrive, un livre sous le bras, s'assied sur un banc en face du grand massif de roses dont il aspire en sybarite les exquis senteurs. Au bout d'un instant, un monsieur prend place à côté de l'auteur de *Trilby*, c'est un homme d'une cinquantaine d'années aux yeux très doux, au visage rose, à la bouche souriante, vêtu et satisfait comme un bourgeois aisé ; un petit chien de race mordille, en jouant, ses bottines soigneusement vernies.

« Mon Dieu, monsieur, dit-il à Nodier, que ces roses sont belles.

— Elles sont admirables, c'est vrai, mais si vous veniez chez moi dans mon petit jardin de l'arsenal, où je suis bibliothécaire, vous verriez des roses blanches qui se montrent autrement belles et rares que celles-ci.

— Des roses blanches ! reprend l'inconnu, mais ce sont mes fleurs de prédilection. Dans mon petit jardin de la rue de la Roquette, j'en cultive une variété que je crois être sans égale. Mes roses sont les plus belles qui existent.

— Après les miennes, répond en souriant

l'auteur de *François les bas bleus*, je m'appelle Charles Nodier et tout le monde sait que mes roses sont sans pareilles.

— Je connais vos contes inimitables, monsieur Nodier, mais je n'ai pas vu vos roses et permettez-moi de vous dire.....

— Et bien, interrompit Nodier, je vous attends demain à l'arsenaï.

— Je suis contus de cet honneur, monsieur ; j'irai. »

Et les deux rosophiles se quittent en se serrant la main.

Le lendemain l'étranger arrive à l'heure fixée et Nodier lui montre ses roses blanches qui arrachent à l'amateur de fleurs un cri d'admiration.

« Qu'en pensez-vous ? dit Nodier, en croisant les bras sur sa poitrine.

— Je suis forcé, monsieur, d'avouer que vos roses sont splendides, mais les miennes sont plus belles encore. Je m'appelle M. Legrand et j'habite le numéro 13 de la rue de la Roquette ; veuillez me faire l'honneur de venir demain et et vous jugerez vous-même si c'est à vos fleurs ou bien aux miennes que revient la palme. »

Nodier accepte, est exact au rendez-vous.

13, Rue de la Roquette. Une petite maison discrète et basse avec des touffes de clématites et des tuiles roses où trottaient des pigeons blancs.

A l'intérieur les sons harmonieux d'une flûte qui module la ronde de *Robin des Bois*.

Nodier sonne, la musique cesse et le sourire aux lèvres, les deux mains tendues, l'ami de la veille fait fête à l'auteur de la *Fée aux miettes*.

« Mais c'est charmant votre retraite, mon cher monsieur Legrand ! et vos roses, où sont vos roses, montrez-moi vite vos roses.

— Les voici, dit le bon bourgeois en introduisant Nodier dans un vaste jardin tout rempli de fleurs et de parfum. »

Nodier vit les roses de M. Legrand et ne put s'empêcher de reconnaître leur supériorité.

Et comme il allait se retirer en faisant le tour du jardin, il remarqua dans une sorte de serre, d'admirables lauriers roses faisant comme un rideau à une grande machine assez bizarre chargée de pots de réséda.

« Je n'ai jamais vu autant de fleurs ni d'aussi belles fleurs que chez vous, dit affectueusement Charles Nodier en prenant congé de son ami Legrand. Quelle vie calme et douce vous devez mener ici ! vous êtes un homme bien heureux, monsieur. »

Les deux amis se quittèrent en se promettant bien de se retrouver souvent à la pépinière du Luxembourg.

Trois jours après cette entrevue, Charles Nodier se promenait boulevard du Temple au bras d'un vieux magistrat de ses amis. L'amateur de roses de la rue de la Roquette, venant à passer, échangea avec Nodier, un salut cordial.

« Mais qui saluez-vous donc, demande le magistrat, en prenant le bras de l'académicien.

— C'est un M. Legrand dont j'ai fait la connaissance à la pépinière du Luxembourg, il habite rue de la Roquette et cultive les plus belles roses blanches que j'aie jamais vues.

— Et il coupe aussi les têtes, répond le vieux magistrat d'une voix grave. Votre ami Legrand n'est autre que Monsieur de Paris.

— Comment ! c'est le bourreau.

— Lui-même. Je l'ai vu à l'œuvre.

— Ah ! je m'explique maintenant cette machine bizarre que j'ai aperçue derrière les lauriers roses.

— C'était la guillotine ! »

Charles Nodier ne revint plus à la pépinière du Luxembourg et il cessa d'aimer les roses blanches qui lui faisaient toujours l'effet de roses rouges.

Il ne me reste plus, mesdemoiselles, qu'à vous dire où vont toutes ces fleurs de Paris que nous avons rencontrées le long de notre route.

XI

Où vont les fleurs ?

Où vont les fleurs ? où vont toutes ces fleurs qu'on achète incessamment et, en toutes saisons, sur les marchés de Paris ?

Selon leur rareté ou leur prix, elles s'en vont ou mourir dans un vase de Chine, ou se flétrir dans un vase de verre de trente sous.

Par des soins ingénieux et constants on prolonge leur vie, on continue leur parfum, leur éclat, mais les heures s'écoulent, les jours sont comptés et elles ne tardent pas à succomber en famille.

Où vont les fleurs ? Elles vont au bal, éblouissantes et parfumées, dans une main élégante, finement gantée, autour d'un gracieux corsage, dans de blonds cheveux ; elles dansent, elles polkent, elles valsent, elles tourbillonnent ; mais quand paraît l'aurore, quand s'éteignent les lustres, brûlées par la lumière, suffoquées par la poussière, fatiguées par la danse, ce ne sont plus que des fantômes de fleurs sur de pâles visages ; elles ont vécu l'espace d'une nuit de bal.

Où vont les fleurs ?

Elles vont dans les églises, fleurir les autels, les Christ et les madones, mêler leur parfum à l'odeur de l'encens.

Où vont les fleurs ? Elles vont aux noces intimes et joyeuses, blanches fleurs d'oranger dont la pâleur se mêle à l'aimable pâleur des jeunes mariées ; fleurs d'espérance et de joie, qu'en sortant de l'église on divise quelquefois par fragments que la mariée remet à chacun des parents et des amis.

Où vont les fleurs ? Elles vont au cimetière, sur les tombes aimées, elles disent : « Nous sommes le souvenir, nous sommes l'amitié, nous sommes l'amour et nous venons te dire, ô mort regretté, que l'on ne t'oublie pas.

Que deviennent enfin toutes ces fleurs ? où vont-elles encore ?

Flétries, jetées au vent, méconnaissables, elles n'excitent même plus l'intérêt du chiffonnier, et ces belles fleurs qui ont reposé dans des vases précieux, sur d'élégants corsages, dans de beaux cheveux noirs ou blonds, sur des tombes d'airain ou des autels de marbre, elles ne sont même pas dignes d'entrer dans une hotte.

Attendons ! le tombereau va passer qui purge la rue de ses immondices et de ses débris, et ces bouquets fanés, épars, que ne sauraient faire revivre toutes les pluies du ciel, s'en iront engraisser les champs, sous cette terre d'où tout sort, où tout rentre.

Mais un jour de printemps peut-être, fleurs de bal et fleurs de cimetière ; fleurs d'église et fleurs de noce ; fleurs de deuil et fleurs de fête, renaîtront sous les grands arbres, au bord des étangs et des rivières, bluets, paquerettes ou boutons d'or.

FULBERT DUMONTEIL.

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

DÉSERTION

PAR MADEMOISELLE Z. FLEURIOT

Prix : 3 fr. ; franco 3 fr. 50.

Ce roman est tout en dialogues, et mademoiselle Fleuriot, on le sait, manœuvre spirituellement la parole humaine. Les dialogues de *Désertion* forment un cadre et des portraits ; le premier, tracé d'un crayon vigoureux, est celui d'un avare, le vieux Tirechamp, père d'une jolie et bonne fille, Isabelle ; le second, celui d'un jeune homme, Lucien, tout imbu de l'esprit moderne et qui n'apprécie en ce monde que l'argent et les plaisirs que l'argent achète ; une vieille fille, bonne, curieuse, causeuse est le troisième ; c'est elle qui explique, pour ainsi dire, le drame que jouent les autres. Lucien a eu quelque velléité d'épouser Isabelle, parce qu'elle est très riche, mais une jeune fille ambitieuse et coquette le prend dans ses filets, il l'épouse et il déserte à cause d'elle, son pays, sa famille, et l'avenir prospère et paisible qui lui semblait réservé. Le portrait de Jeanne, si cupide et si vaniteuse, méritait peut-être une analyse plus détaillée. Un cousin de Lucien épouse Isabelle, qui devient madame Elflam de Rosaec ; ils vivent sur le domaine des ancêtres, ils sont heureux et ils sont aimés de ceux qui les entourent.

L'histoire se passe en Bretagne, la Bretagne est le domaine de mademoiselle Fleuriot, il lui

appartient d'en parler, elle la connaît si bien et elle l'aime tant ! aussi, ses personnages bretons, les moindres même, ont une vie et un relief extrême, et dans ce petit roman, son abominable avare est véritablement pris sur le vif, il est effrayant d'égoïsme et de dureté. C'est un Breton pourtant... mais quand les bons deviennent mauvais, ils sont pires que les autres.

Nous recommandons à nos lectrices cette jolie production.

M. B.

LE JARDINIER DES DAMES

OU

L'Art de cultiver des plantes d'appartement dans les salons, sur les balcons, etc.

PAR MADAME CÉLINE FLEURIOT

Joli volume avec de nombreuses gravures, 2 francs, franco 2 fr. 50 c.

Beaucoup d'ouvrages sur le même sujet ont vu le jour et nous avons rendu compte de plusieurs d'entre eux, mais celui-ci nous semble avoir sur ses nombreux prédécesseurs une supériorité pratique. Les explications sont claires, précises et d'une exécution facile, on indique les conditions de lumière et de chaleur nécessaires à la vie des plantes, les petites opérations de jardinage, rempotage, repiquage, taille des arbustes ; on décrit la serre d'appartement en énu-

mérant les fleurs qui peuvent y prospérer; le jardin sur la cheminée, sur le balcon, sur la fenêtre, est l'objet d'une étude intéressante à recommander aux Parisiennes qui, en fait de jardin et de terre végétale, ne possèdent souvent, hélas! que quelques pots à fleurs. Le livre indique toute sorte de cultures charmantes qui égayeront par leurs couleurs et leurs parfums les appartements un peu sombres de nos grandes villes; il donne la méthode pour cultiver en chambre, non seulement les fleurs, mais encore les fruits; le cerisier, le groseiller, la vigne réussissent en chambre, et les Chinois (sauf erreur) ont devancé la France et l'Europe dans cet art ainsi que dans beaucoup d'autres.

Nous ne citons rien de ce gentil livre, le choix serait difficile, mais nous le recommandons vivement à nos lectrices; ce qui sert à l'ornement de la maison doit demeurer de leur domaine et les beaux articles de M. Dumonteil ne leur apprennent-ils pas à connaître et à chérir toutes les fleurs.

LIVRES D'ÉTRENNES

ENFANTS D'ALSACE ET DE LORRAINE

PAR MADEMOISELLE E. CARPENTIER

Beau volume avec gravures. — Prix, 10 francs.
Franco, 11 fr. 25.

Mademoiselle Carpentier a mis tout son esprit et tout son cœur dans ce beau volume, formé de récits empruntés à l'histoire de la Lorraine. Quels récits! quels exemples! quels nobles souvenirs! Voici Sainte-Odile qui personnifie la prière et la pénitence; Jeanne d'Arc, si grande et si touchante; Henri de Guise, le héros, un des plus beaux caractères qui aient honoré la France; Abraham Fabert, vaillant et vertueux; Callot, le grand artiste; Claude Gellée, dont les pinceaux nous ravissent encore, le sculpteur Ligier Richier, dont Saint-Mihiel garde une œuvre admirable; Drouot, que Lacordaire a célébré, grand type de chrétien et de soldat, et le poète Gilbert et d'autres encore. La plume de mademoiselle Carpentier les fait revivre et, sans sortir de la vérité de l'histoire, elle les anime et les colore de façon à graver leur image dans la mémoire des adolescents, à qui ce volume est destiné. Très bon travail.

LA MAISON FERMÉE

PAR MADEMOISELLE E. CARPENTIER

Prix : broché, 2 fr. 25 ; franco 2 fr. 65.

Ce joli récit flamand, bien mené, bien mouvementé, amusera les heureux enfants, à qui on

donnera ce volume rose, tiré de la bibliothèque qui leur est si connue; ils suivront Marcel, Jean-Marie, Amé, dans leur pérégrination et, tout en allant de Douai à Spa, en s'égarant dans la sombre grotte de Han, ils apprendront quelque chose, et leurs récréations seront animées par la présence de ces petits camarades, si bien esquissés par mademoiselle Carpentier.

LES PSAUMES

TRADUITS EN VERS PAR M. F. DE GROOTE

On nous communique une nouvelle traduction des psaumes de David, et quoiqu'il soit difficile de rendre l'élan sublime, la douleur, l'adoration, la joie, qui ont fait vibrer l'âme et la lyre du Prophète-Roi, cette traduction satisfait cependant : elle est empreinte d'un profond sentiment religieux, d'une compréhension parfaite de la Sainte-Ecriture, et la facilité des vers charme l'oreille, en même temps que la beauté de l'expression ravit le cœur. Nous ne citerons qu'un seul morceau; mais qui recommandera, nous le pensons, l'ouvrage tout entier à nos lectrices.

COELI ENARRANT

..... Comme un royal époux de sa couche se lève,
Voici qu'à l'Orient
L'astre du jour paraît, marche et poursuit sans trêve
Sa course de géant.

Il achève le soir sa carrière éclatante;
C'est l'heure où le soleil
Dérobe à l'univers la chaleur bienfaisante
De son rayon vermeil.

Des célestes décrets, belle et parfaite image,
O ravissante Loi!
Tu rends le peuple heureux, obéissant et sage,
Tu diriges le roi.

Oui, semblable au soleil, votre Loi nous éclaire
O Dieu! Stable à jamais,
Elle inspire l'amour, la crainte salutaire...
Elle est pleine d'attraits.

Le joyau le plus pur, la perle la plus fine
L'or est moins précieux,
Et le rayon de miel que l'abeille raffine
Est moins délicieux.

O vous, que je servis et que je sers encore!
Ce joug fait mon bonheur;
Des vices que je sais, des vices que j'ignore,
Purifiez mon cœur.

Aux chaînes de l'orgueil ne livrez pas mon âme,
Vous seul régnerez sur moi;
Et puisque vous aimez que ma voix vous proclame,
Je chanterai mon Roi.

Une pièce dans laquelle l'auteur dédie ses vers à son père ne serait pas moins digne d'être citée; elle atteste le talent, et il y unit à l'autre piété la piété filiale!

M. B.

RÉVÉLÉ

Pendant que les enfants dorment dans leurs berceaux,
Les doux anges gardiens, dont l'amour veille encore,
De la voûte des cieux parcourent les arceaux,
Préparant la beauté de la prochaine aurore.

Afin que l'horizon obscurci se redore,
Ils rendent au soleil éteint des feux nouveaux ;
Afin que leur chanson recommence sonore,
Ils remettent du grain dans le nid des oiseaux.

Puis, ils vont doucement souffler sur les étoiles.
La nuit ramasse, alors, craintivement ses voiles
Et fuit, voyant l'azur blanchir vers l'Orient.

A la fin, autour d'eux quand la nature est prête,
Les doux anges gardiens se penchent sur la tête
Des enfants, — et leurs yeux s'ouvrent en souriant !

PAUL COLLIN (*Les Heures paisibles.*)

BLUETTE

(SUITE ET FIN)

XV



BIEN ! s'écria madame de Sennerive ; encore un qui ne viendra pas à Saint-Aubry !

— Qui donc, ma sœur ? demanda Suzanne.

— Albert de Tresserves — car je n'ai jamais compté sur Sabine. — Elle m'écrit

que son mari ne la trouve pas assez bien portante pour la laisser seule. »

Suzanne fit une petite moue.

« Nous nous passerons de M. de Tresserves ; mais tu as dit : « encore un » est-ce que d'autres nous font faux bond ? »

— Ah ! je crois bien ! une partie manquée ! Dix personnes qui ne peuvent venir !

— Dix !

— Tout autant. Compte un peu : d'abord madame de May et ses filles. Une de ces demoiselles est malade.

— Malade ? Quel mensonge ! Ta femme de chambre, que j'ai envoyée au bourg ce matin, les a aperçues toutes trois. Une bien mauvaise défaite cette maladie. Et qui encore ?

— Emma Prieux.

— Malade aussi ?

— Non, elle va passer quelques jours chez sa grand-mère.

— Le beau prétexte ! Elle y serait allée la semaine prochaine. Et M. Prieur ?

— Oh ! il viendra, lui, et amènera ses neveux ; mais mesdames de Fresnoy se sont excusées... et la petite Gérold.

— Bref, toutes les jeunes filles ?

— Tiens, c'est vrai. Est-ce qu'elles te battent froid ces demoiselles ? »

Suzanne demeura silencieuse, M. de Sennerive entraînait en costume de voyage.

« — Chère Camille, je pars.

— Oh ! Théobald, déjà ? au revoir donc ; nous nous retrouverons demain chez votre ami. Mais qu'avez-vous ? Vous semblez triste. »

Il passa une main sur son front.

— Triste ? dit-il, je le suis effectivement. Cela me fait tant de peine d'abandonner mon petit Théo ! Tenez, Camille, si vous le vouliez, nous n'irions pas.

— Nous n'irions pas ! cher, que dites-vous ? Et les personnes que nous avons invitées ? »

Il baissa la tête.

« Eh bien, si vous restiez... si j'allais avec Suzanne... »

Deux larmes brillèrent dans les beaux yeux de Bluette.

« Ah ! tu ne m'aimes plus, dit-elle tout bas en s'appuyant sur le bras de son mari ; non, tu ne m'aimes plus. Ciel, comme on change ! Autrefois aurais-tu pu me laisser seule à la maison ? »

Il l'embrassa avec tendresse.

« Viens donc, ma chérie, et ne dis pas de semblables paroles, même en plaisantant ; elles sont injustes et cruelles. »

Le lendemain Suzanne et Camille se levèrent au point du jour, firent une jolie toilette sans trop se presser, prirent à la hâte une tasse de chocolat, et allèrent embrasser Théo dans son petit lit.

L'enfant ne dormait point ; ses yeux avaient un éclat singulier, et de vives couleurs s'épanouissaient sur ses grosses joues. Cela fit plaisir à Camille, elle s'extasia sur la bonne mine du cher ange, mais la nourrice secoua la tête.

— Il n'est pas bien aujourd'hui, Madame, il a je crois, un commencement de rhume.

— Un rhume, Félicie ? quelle idée ! il ne tousse pas.

— C'est vrai, madame, mais il souffre, le pauvre petit chérubin, il est oppressé, il a la peau brûlante.

— Je ne trouve pas, moi. »

Elle embrassa l'enfant.

« Dis, cher amour, tu ne souffres pas, tu n'es pas malade ? »

— Non, répondit Théo qui savait déjà qu'un malade doit garder la chambre, non, je veux sortir, aller dans le parc.

— Pas aujourd'hui, mon bébé, il pleut à verse. Allons, ne fais pas ta petite moue, sois bien raisonnable, et samedi maman te rapportera de très beaux joujoux.

— J'en veux douze, cria-t-il. »

Sa nourrice lui avait appris à compter jusqu'à douze, et pour lui ce nombre était l'infini.

« Tu les auras, mignon, mais il faut être sage, obéir à Félicie. »

Et Bluette accablait son baby de caresses. Il fallut abrégier ces touchants adieux, l'heure pressait.

XVI

« A la Saint-Denis les perdreaux sont perdrix, la bécasse est aux biez » dit le proverbe. La Saint-Denis était passée depuis quinze jours à peine, les perdrix abondaient dans les chaumes, les bécassines dans les étangs. M. de Sennerive et ses invités firent de nombreuses victimes, et tout le monde prit plaisir à battre la plaine et le bord fangeux des marais.

On était arrivé le mardi soir à Saint-Aubry, et voilà que le soleil du vendredi se levait dans un ciel sans nuages. Toute la société dormait encore, à l'exception de Suzanne. L'intrépide chasseresse avait passé une mauvaise nuit. Malgré qu'elle en eût, elle songeait beaucoup, depuis trois jours, à ces jeunes filles qui la fuyaient comme la peste sans qu'elle sût trop pourquoi.

Pour se distraire de ses pensées, elle se leva et résolut de faire une promenade matinale. Il faisait ce temps superbe que la lune lui avait prédit. La brise du nord frémissait doucement dans les haies dépouillées, et le soleil d'automne avait encore de tièdes rayons. Suzanne regardait avec mélancolie ces flèches d'or tomber sur l'herbe humide, quand un jeune homme apparut au bout du sentier et vint droit à elle.

« Vous ici, Daniel ! Par quel hasard ? »

— Ce n'est point un hasard, chère Suzanne, répondit-il en lui serrant la main, je viens exprès pour vous voir.

— Vous saviez donc que nous étions ici ?

— Je l'ai appris hier à Genève et j'accours sans perdre de temps.

— A pied ?

— Mais oui, depuis la gare.

— Six kilomètres ! Vous êtes bien bon d'avoir pris tant de peine, M. de Sennerive sera enchanté de vous voir. Chassez-vous la bécassine ? C'est très amusant. Mais comme vous m'écoutez d'un air maussade !...

Il essaya de sourire.

« Je ne suis point maussade, Suzanne, mais fort affligé. »

— Pourquoi ? Comment ? Que vous arrive-t-il ?

— A moi, rien ; mais j'ai appris des choses qui me font tant de peine ! Des choses que je dois vous dire. C'est pour cela que je viens.

Elle le regarda avec défiance. Allait-il lui parler encore de mariage ?

« Je partirai dans quelques heures, reprit-il et peut-être n'aurai-je pas une nouvelle occasion de vous entretenir en particulier. Voulez-vous m'écouter à présent ? »

Elle fit un signe affirmatif.

« Ah ! Suzanne, c'est si difficile à dire ! Figurez-vous que j'ai rencontré hier à Genève un vieil ami de ma famille. Ce brave homme habite

Mâcon. Je regrette de ne l'avoir pas su lorsque j'étais à Aigues-Vertes.

— Il faut vous en consoler. Comment s'appelle ce Monsieur ?

— Saulnier. Un professeur de dessin.

— Ah ! je sais... un petit vieux. Il donne des leçons à mesdemoiselles de May.

— Oui, il va dans tous les châteaux qui avoisinent Mâcon. Je l'ai donc rencontré à Genève, où il est en vacances, et il m'a parlé de vous.

— C'est très gracieux de sa part. Que vous a-t-il dit ?

— Des choses qui me navrent, je vous assure. »

Elle l'interrompit.

« Mon cher Daniel, vous vous répétez beaucoup trop. Voilà trois fois que vous faites allusion à des choses plus ou moins mystérieuses. C'est impatientant, à la fin. Expliquez-vous clairement. On a mérité de moi, n'est-ce pas ? »

— Oh ! j'espère que ce sont de pures calomnies.

— Bah ! calomnies, médisances, potins : je méprise tout cela et crois vous l'avoir déjà dit.

— C'est vrai ; mais vous méprisez aussi l'opinion publique et c'est une grande faute. Aurai-je le courage de vous répéter ce qu'on dit ? »

Elle fit un petit mouvement d'épaules très dédaigneux.

« Puisque ça vous coûte tant, ne le répétez pas.

— Si, si, il le faut. Je ne serais pas digne de l'affection maternelle que me témoigne madame Derainne si je me taisais. »

Suzanne tressaillit.

« Vous m'effrayez décidément. Quel danger ? »

— Un terrible : vous vous perdez de réputation.

— Monsieur !... s'écria-t-elle irritée. »

Mais se calmant bientôt, elle ajouta avec beaucoup de sang-froid.

« Qu'ai-je donc fait, Daniel ? De quoi m'accuse-t-on ? »

— De ravir à madame de Tresserves l'affection de son mari, et de fonder d'odieuses espérances sur l'état maladif de cette malheureuse femme. »

Elle le regarda d'un air étonné.

« L'état maladif de madame de Tresserves ? répéta-t-elle lentement.

— Oui. L'on se figure — à tort d'ailleurs — qu'elle est atteinte de la maladie qui a conduit sa mère au tombeau... »

La jeune fille jeta un cri.

« Je comprends, oh je comprends ! On dit, que je songe à épouser Albert après la mort de la pauvre Sabine ! C'est horrible. Comment osez-vous répéter de telles infamies ? »

— Eh ! il faut bien que je vous sauve. Il en est temps encore. Quittez Aigues-Vertes, ma chère Suzanne, retournez chez votre mère.

— Mais ce serait m'avouer coupable et je ne veux pas, moi ; car enfin je n'ai rien à me reprocher. Vous en êtes convaincu, Daniel, vous savez bien que je n'ai pu avoir un seul instant les pensées affreuses que l'on me prête ? »

— Oui certes, je sais que vous êtes incapable de faire de tels calculs ; mais...

— Mais ?

— N'avez-vous pas été un peu coquette, avec M. de Tresserves, ou du moins trop familière ? »

Elle se récria.

« Je n'ai jamais songé à être coquette avec M. de Tresserves, jamais, et vous me faites une cruelle injure ; quant au reste... est-ce qu'une innocente familiarité n'est pas permise entre cousin et cousine ? »

— Hélas ! Suzanne, il paraît que vous avez passé les bornes, puisqu'on vous blâme à ce point. D'ailleurs, s'il faut le dire, j'ai remarqué moi-même — ne vous fâchez pas, au nom du ciel ! — j'ai remarqué que vous vous occupiez beaucoup de ce jeune homme. »

Elle haussa imperceptiblement les épaules.

« Je ne m'occupais pas de lui, Monsieur, je le distinguais, voilà tout. Ayant les mêmes goûts nous avons pu faire quelquefois bande à part, et nous moquer un peu de l'esprit épais de certaines personnes qui, à cette heure, se vengent d'une façon bien cruelle — je veux parler de mesdames de May et d'Emma Prieur. — Ce sont elles, elles seules, soyez en sûr, qui répandent ces horribles calomnies. »

Daniel secoua la tête.

« Elles seules les répandent peut-être, mais bien des gens ajoutent foi à leurs propos. Voyez en effet comme les jeunes personnes vous fuient, comme le vide se fait autour de vous. On plaint hautement madame de Tresserves, on parle avec indignation du mal que vous lui faites.

— Mais c'est épouvantable. Oh ! Dieu que le monde est méchant ! Et si la pauvre Sabine allait se douter... »

— Malheureusement, Suzanne, elle a déjà quelque doute... du moins j'ai sujet de le craindre. Vous souvenez-vous du jour anniversaire de la naissance de votre sœur et de cette pièce que l'on a jouée le soir ? Vous et M. de Tresserves, vous remplissiez les principaux rôles d'amoureux.

— Oui, oui, je me rappelle. Eh bien ?

— Eh bien, j'ai vu madame de Tresserves vous regarder tous deux avec une pénible anxiété lorsque vous étiez en scène.

— Pourquoi donc ? C'était de la comédie, cela.

— De la comédie, soit ; mais comme je souffrais moi-même, j'ai compris ce qui se passait dans le cœur de votre cousine. Ah ! si alors j'avais su quelles calomnies on commençait à répandre, si j'avais pu prévoir... mais personne ne me disait rien, et effectivement qui eut osé me

parler de choses semblables, à moi votre ami d'enfance, presque votre frère? »

Pendant que Suzanne et Daniel s'entretenaient ainsi, Camille s'habillait avec coquetterie et souriait en voyant le ciel bleu. Sa toilette était presque terminée, lorsque Suzanne entra comme un coup de vent.

« Qu'as-tu donc? s'écria la marquise en l'examinant avec inquiétude, tu trembles et tu es toute pâle. »

Elle ne répondit point, et alla prendre la place de la femme de chambre.

« Allez, Julie, lui dit-elle, j'aiderai à ma sœur. »

Dès que Julie eut disparu, Suzanne se planta devant Camille.

« Ce que j'ai? dit-elle d'une voix stridente. Je crains de devenir folle... Sais-tu pourquoi toutes ces demoiselles ne sont pas venues? Parce qu'elles me fuient, parce que les honnêtes femmes ne peuvent plus faire société avec moi. »

La marquise abasourdie la regardait.

« Vraiment, Suzanne, je crois aussi que tu perds la tête. Tu dis des choses! »

— Ça t'étonne donc, ce que je dis? Tu devais cependant prévoir... tu connais le monde, tu le sais prompt à blâmer, disposé à juger témérairement. Et c'est ce qui faisait mon repos. Je croyais être dans la bonne voie, puisque tu approuvais tacitement ma conduite. Comment n'aurais-je pas compté sur toi à qui notre mère m'a confiée? J'étais si tranquille! je me reposais sur ta vigilance, je pensais que tu avais soin de ma réputation. »

Madame de Sennerive l'interrompit.

« Malheureuse enfant, que dis-tu encore une fois? Ta réputation!

— Oh! va, elle est bien perdue. C'est tout ce que je possédais cependant... c'était mon trésor, mon orgueil, ma dot. Que vais-je devenir maintenant. »

Camille demeurait ahurie.

« Mais que t'arrive-t-il enfin? Qu'est-ce que ça signifie? Qu'as-tu fait? »

Suzanne lui prit les mains.

« Ce que j'ai fait, je vais te le dire, murmura-t-elle. »

Et très bas, en rougissant d'indignation, elle lui répéta les paroles de Daniel.

« Mais c'est absurde, s'écria Bluette: Qu'est-ce donc qui a pu accréditer un bruit pareil?... car enfin ta conduite est irréprochable.

— Irréprochable! Je l'affirmais tout à l'heure; j'en doute à présent, dit la jeune fille qui tenait toujours les mains de sa sœur, et les pressait avec force sans même s'en apercevoir. Ou plutôt, non, je ne doute pas, je vois très bien que j'ai été coquette, imprudente, légère, inconsidérée. Eh! ne prends pas cette mine sévère, la plus coupable de nous deux, c'est toi; il fallait m'avertir... »

La Marquise dégagea ses mains et les joignit avec componction.

« T'avertir de quoi, mon Dieu? Je ne remarquais pas... »

« Ah! non, je le sais bien et voilà ton grand tort: tu ne remarquais pas! Tu étais trop occupée de tes toilettes, de tes divertissements, de ce monde que tu adores, de ta jolie personne... Certes tu n'es pas méchante, ma pauvre Bluette, mais quel égoïsme naïf, inconscient se cache au fond de ton bon petit cœur! »

Piquée au vif, la Marquise allait répondre, lorsqu'elle entendit marcher dans l'étroit corridor.

« Chut! fit-elle, voici Théobald.

— Qu'importe? Nous pouvons parler en sa présence, je suppose.

— Non, non, pas un mot, je t'en supplie, et essuie tes larmes; je ne veux pas qu'il s'aperçoive que tu as pleuré, tu sais quel prix il attache à l'opinion, et comme il est heureux de me voir entourée de considération. »

La jeune fille soupira. Toutefois, ne voulant pas contrarier sa sœur, elle alla s'accouder au balcon, afin que le Marquis ne vit point ses yeux rouges, ses paupières gonflées.

« On se chahute ici, dit galement M. de Sennerive. Qu'avez-vous donc, Mesdames? »

Bluette se tourna vers lui avec une gentille petite moue.

« Ne faites pas attention, mon ami... c'est Suzanne... vous savez... lorsqu'elle a mis son bonnet de travers... »

— Oh! oui, c'est Suzanne qui a tort, répliqua-t-elle souriant et en regardant sa femme avec une tendresse profonde. »

Il alla s'asseoir auprès d'elle et reprit.

« Daniel vient d'arriver. Je suis heureux de le revoir, c'est un cœur d'or; je voudrais que Suzanne l'appréciât davantage. Entendez-vous, Suzette? »

Non, Suzette n'entendait point, elle regardait avec une surprise indicible un paysan qui traversait la cour.

« Nicole! s'écria-t-elle. Que c'est étrange!

— Quel Nicole? demandèrent en même temps Camille et Théobald.

— Mais le vôtre, le jardinier d'Aigues-Vertes. Il parle à Julie, il entre dans la maison... Tenez, le voici! » ajouta-t-elle en allant ouvrir la porte.

C'était bien le jardinier du château qui arrivait essoufflé, embarrassé, la tête basse.

Camille pressentit un malheur.

« Mon fils? » dit-elle.

Nicole hésitait à répondre. Il savait bien cependant ce qu'il avait à dire. Même la nourrice lui avait dicté une phrase qu'il devait débiter tout d'abord. Il l'avait apprise par cœur, il l'avait récitée tout le long du chemin, et voilà qu'il ne se souvenait plus. L'émotion paralysait sa mémoire.

Camille vit son effarement et jeta un cri.

« Parlez, mais parlez donc, Nicole, dit M. de Sennerive effrayé. Qu'avez-vous fait à l'enfant ? » Nicole se rebiffa.

« Moi, Monsieur ? je ne lui ai rien fait du tout. Je supplie monsieur le Marquis de croire qu'il n'y a de ma faute aucunement. C'est cette buse de Félicie... elle a promené M. Théo sur la terrasse au froid de la nuit — une nuit de brouillards encore — comme dit le médecin, c'est ce qui a donné le coup de grâce à notre cher petit Monsieur. »

Camille se tordait les mains.

« Il est mort ! »

— Oh ! pardonnez-moi, Madame, il n'est pas mort du tout, seulement il ne peut plus respirer... il a une angor... une angine, pas autre chose. »

Ayant prononcé ces mots avec effort, Nicole, sortit de sa poche un pli cacheté.

« Voici balbutia-t-il, une lettre de monsieur le régisseur. »

M. de Sennerive lut avec une angoisse inexprimable la prose entortillée du régisseur, et n'apprit rien de nouveau. L'enfant avait une angine membraneuse, il était gravement malade, voilà tout ce que l'infortuné père pouvait comprendre.

Bluette elle, n'entendait rien, elle était évanouie ; Suzanne et la femme de chambre s'empresaient autour d'elle, mais M. de Sennerive ne s'occupait que de son fils.

« Partons, disait-il, ne perdons pas une minute. Camille, Suzanne, hâtez-vous. » Et lui-même allait d'une chambre à l'autre, vidait des tiroirs, remplissait des malles, puis il revenait questionner Nicole, demander des détails. L'enfant se portait si bien ! quand donc était-il tombé malade ?

Nicole hésitait toujours à répondre.

« Monsieur, c'est hier qu'il a commencé à garder le lit. Tout d'un coup il s'est trouvé très mal ; mais il était un peu souffrant depuis quelques jours... depuis lundi soir, je crois. »

Le marquis se tourna brusquement vers sa femme qui venait de reprendre connaissance.

« Lundi soir ? vous le saviez donc, puisque vous êtes partie mardi matin. Il était malade et vous l'avez abandonné ! »

Elle fondit en larmes.

« Il n'était pas malade ; Félicie craignait un rhume voilà tout. Comme elle s'inquiète sans motifs, je ne pouvais pas croire... »

Cependant la nouvelle s'était répandue, les amis arrivaient consternés, tous voulaient revenir à Aigues-Vertes avec la triste famille. Suzanne les pria de n'en rien faire, et très poliment leur donna à entendre que, dans une circonstance aussi cruelle, les malheureux parents devaient préférer d'être seuls.

« Venez », dit cependant M. de Sennerive à Daniel.

Et l'on se hâtait, on rassemblait les sacs, les

manteaux, mille choses ; on courait, on jetait tout en désordre dans la voiture ; ce départ ressemblait à une fuite.

Lorsqu'on arriva à Aigues-Vertes, l'enfant dormait et Sabine était assise auprès de lui.

« Dieu soit béni ! murmura M. de Sennerive en la voyant.

— Madame ne l'a pas quitté depuis hier, dit la femme du régisseur qui avait entendu.

— Ma chère Sabine ! s'écria le marquis profondément ému.

— Madame de Tresserves a risqué sa vie, le mal est contagieux et elle a prodigué de tels soins à l'enfant ! C'est en vain que je la priais d'être plus prudente, dit gravement le médecin. »

Sabine se jeta au cou de son père.

« C'était pour vous, fit-elle bien bas ; vous l'aimez tant ! »

Il l'embrassa avec tendresse.

« Je ne l'aime pas plus que toi, ma fille ; c'est assez pour ne me consoler jamais si j'ai le malheur de le perdre. »

Théo dormait toujours, et sa respiration pénible, sifflante, glaçait le sang dans les veines de Camille. Elle s'approcha du médecin les mains jointes, le regard suppliant.

« Il n'est pas en danger, n'est-ce pas, Monsieur ? »

Lui, en voulait à cette mère d'avoir abandonné son enfant, et ce fut d'un ton très froid qu'il prononça quelques paroles encourageantes. Le Marquis sentit bien qu'il y avait plus à craindre qu'à espérer.

« Ah ! dit-il d'une voix déchirante, pourquoi avons-nous fait ce voyage ? »

— En effet, c'est un grand malheur, répliqua franchement le médecin. »

M. de Sennerive emmena sa femme dans la chambre voisine.

« C'est vous, Camille, qui avez voulu faire ce fatal voyage, lui dit-il d'une voix tremblante, Dieu permette que vous n'ayez point à vous reprocher la mort de notre enfant ! »

Elle se tordit les bras.

« Au nom du ciel Théobald, ne me parle pas ainsi, je suis si malheureuse, aie pitié de moi ! »

Il la regarda avec une sincère compassion.

« J'ai pitié, murmura-t-il ; mais s'il mourait, il me serait impossible d'oublier. »

XVII

C'est fini ; tous les soins ont été inutiles ; le pauvre petit Théo est mort, lentement asphyxié, et dans le vaste château, on n'entend plus que les sanglots de la mère privée de son unique enfant.

Cette faible et frivole Bluette n'essaie même point de lutter contre le désespoir. Elle a des plaintes, des cris déchirants, elle appelle sans

cesse son petit bien-aimé et le conjure de lui répondre.

Le chagrin de M. de Sennerive est plus touchant encore. Il ne se plaint pas, lui, et il n'a pas l'amère consolation des larmes. Sombre, muet, il veut rester seul et ne souffre point qu'on vienne le distraire de sa douleur. Camille même n'oserait pas. Cependant il est bon pour elle, il ne lui adresse aucun reproche; mais dans ses yeux éteints, sur son visage morne, elle lit sa pensée, et chaque fois qu'il la regarde, elle frémit comme s'il lui disait : « Il ne serait pas mort, si vous ne l'aviez point abandonné. »

Madame Deraiss est à Aigues-Vertes; elle est venue recueillir le dernier soupir du pauvre enfant. M. Grey est là aussi; M. de Sennerive est reconnaissant des soins qu'il a prodigués au cher petit Théo et se plaint à lui dire.

Cependant les jours s'écoulent et chacun se dispose à quitter le triste château. M. et madame de Sennerive veulent passer l'hiver dans le Midi, et ils proposent d'emmener Suzanne.

« Irez-vous ? dit Daniel à la jeune fille, un matin qu'ils étaient seuls sur la terrasse. Elle secoua la tête.

— Non, je partirai avec ma mère, je ne la quitterai plus, je reprendrai mes habitudes paisibles, mes études, ma vie laborieuse. J'oublierai ce temps de folie et le rôle absurde que j'ai joué ici tout l'été; je ne songerai plus au monde, à ses plaisirs, à ses cruautés, à ses injustices... Ah le monde! Voyez le mal qu'il nous a fait, à ma sœur et à moi. Si les joies de la famille, le bonheur domestique nous avaient suffi, personne n'attaquerait ma réputation, et le pauvre petit Théo vivrait peut-être. »

Elle discourt longtemps sur ce ton. Daniel l'écoutait, l'approuvait, l'encourageait, sans faire aucune allusion à ses anciennes espérances. Elle en était surprise, attendant toujours qu'il s'écriât : « Nous pouvons nous marier, à présent que vous êtes devenue si raisonnable. »

Mais il ne dit rien de semblable et la jeune fille comprit : à cette heure, il ne voulait plus d'elle. Ce même jour, Daniel alla faire une visite à la famille de Tresserves. Albert était absent, mais Sabine lisait en surveillant les jeux de ses fils. Elle paraissait calme, tranquille; pourtant elle se livrait à de sombres pensées.

« C'est une consolation pour moi de vous voir, M. Grey, dit-elle, vous avez été si rempli de sollicitude pour le pauvre Théo ! » Puis tristement elle ajouta : « Lorsque nous nous sommes séparés, il y a quelques semaines, nous ne pensions pas nous retrouver si tôt et en d'aussi cruelles circonstances. »

Puis ils parlèrent de M. de Sennerive, de sa douleur, de sa santé ébranlée.

Pendant qu'ils causaient ainsi, les petits garçons jouaient bruyamment, et parfois venaient se jeter en riant sur les genoux de Sabine. Alors elle es-

sayait de les retenir et les embrassait avec passion.

« Vous êtes une heureuse mère, madame, dit-il. La pauvre madame de Sennerive enviera souvent vos trois petits anges. »

Sabine tressaillait, il venait de toucher la fibre douloureuse.

« Elle les aura bientôt, murmura-t-elle en enlaçant Georges et Lucien dans ses bras. »

Daniel entendit à peine et ne comprit point, cependant il demeura interdit en s'apercevant que la jeune femme pleurait.

Elle s'efforçait de cacher son trouble, et elle appuyait ses lèvres sur les grosses joues de Lucien, afin que l'on ne vit pas ses larmes, mais l'enfant les sentit tomber brûlantes et s'écria :

« Pourquoi tu pleures, maman ? »

Le visiteur était fort mal à l'aise. Il allait abrégier sa visite, quand un mouvement de Lucien fit tomber le livre que madame de Tresserves lisait tout à l'heure. Daniel le ramassa et fit un geste de surprise : c'était un ouvrage de théologie sur les fins dernières.

Cependant Sabine essayait ses yeux à la dérobée et relevait la conversation.

« M. de Tresserves regrettera d'avoir été absent, dit-elle. J'espère qu'il aura le plaisir de vous voir à Aigues-Vertes; vous y passerez quelques jours encore ? »

— Bien peu de jours, Madame; nous partirons tous lundi ou mardi.

— Déjà ? Mon père me disait avant hier qu'il resterait jusqu'au commencement du mois prochain. C'est Camille alors qui en a décidé autrement ?

— En effet. Elle est souffrante et se trouve si malheureuse ! Il lui tarde de partir. Je voudrais, Madame, que vous eussiez le même désir, ajouta Daniel reprenant son rôle de médecin. »

Elle sourit avec amertume.

« Oh ! si vous m'envoyez à Nice, c'est bien fini, murmura-t-elle.

— Fini, que voulez-vous dire, Madame ?

— Eh, Monsieur, vous le savez mieux que personne, vous qui avez été mon médecin.

— Mais je vous assure...

— De grâce, n'essayez plus de me tromper. Je connais mon état et je n'ignore pas que la maladie dont je souffre ne pardonne jamais. Vous êtes surpris que je sache.... En général les phthisiques se laissent si facilement abuser par des espérances mensongères ! Mon Dieu, j'étais aussi crédule que les autres il y a quelques mois, mais on m'a dessillé les yeux. »

Le jeune médecin était atterré.

« Vraiment, madame, je ne comprends pas que vous ayez des idées semblables.

— Mais, Monsieur, je ne suis pas seule à les avoir, ces idées. Tout le monde dit que je n'ai que peu de temps à vivre. On le dit même très haut, puisque j'ai entendu.

— Quoi donc, Madame ? Qu'avez-vous entendu ? Les inductions hasardées de quelque oisif ? Et vous vous en inquiétez ? Vous savez bien cependant que le monde juge à tort et à travers. Ses décrets ne sont pas ceux du destin, et nombre de gens qu'il condamne se portent à merveille. »

Sabine baissa la tête.

« Soit, dit-elle, le monde se trompe ; mais les symptômes du mal ne trompent pas, et je sens que je suis atteinte. »

— Point du tout. C'est encore une erreur. Vous avez la poitrine délicate, et vous pourriez contracter plus facilement qu'une autre la maladie qui vous effraye ; mais pour le moment vous n'en êtes atteinte ni peu, ni prou. Je vous parle avec franchise ; vous me croyez, n'est-ce pas ? »

Elle le regarda, n'osant répondre, n'osant espérer.

— Oui, dit-elle enfin ; je vous crois. Vous ne voudriez pas me tromper. Ainsi, c'est vrai, je peux vivre, voir grandir mes pauvres petits ? Oh mon Dieu ! La voix lui manqua, son cœur battait, ses mains étaient tremblantes.

— Voyez comme je suis faible, murmura-t-elle, et vous pensez que je puis guérir ?

— Assurément ; mais il faut vous occuper un peu plus de vous-même, et un peu moins de vos enfants ; il y va de leur intérêt aussi bien que du vôtre. Pour eux que vous aimez tant, soyez donc égoïste, jusqu'à ce que vous ayez rétabli votre santé. »

Madame de Tresserves l'écoutait avec ravissement et répétait toujours :

« Vous ne me bercez pas de vaines espérances ? C'est bien vrai ? »

— Oui, Madame, il est très vrai que votre vie peut être aussi longue que belle et heureuse. »

Il souriait avec franchise, il laissait lire dans sa pensée ; Sabine comprit qu'elle ne devait conserver aucun doute.

« Ah ! dit-elle avec expansion, c'est Dieu qui vous envoie ; je veux le prier souvent de vous accorder autant de bonheur que j'en éprouve aujourd'hui. »

— Voilà une promesse sur laquelle je compte, ne l'oubliez pas, Madame ; priez quelquefois pour moi.... et pour une personne qui m'est bien chère.

— Suzanne Deraïne, s'écria involontairement Sabine.

— Suzanne en effet, répondit-il. Vous savez qu'elle est ma fiancée ?

— Non, je ne savais pas. Mon père m'a dit qu'elle refuse de vous épouser. Il en est très fâché, mon bon père, et moi aussi, je serais si heureuse de vous appeler mon cousin !

— Le dernier mot n'est pas dit entre Suzanne et moi. J'ai essuyé un refus, mais je ne l'ai jamais considéré comme définitif. Ce sont les suggestions de la vanité qui l'ont égarée un instant, un seul instant, et l'ont décidée à me repousser. Elle

est devenue coquette, altière, originale ; elle a essayé d'oublier que depuis nos plus jeunes ans nous avons été destinés l'un à l'autre, elle a voulu briller, recevoir des hommages. Hélas ! elle ne s'est attiré que des chagrins, des affronts. Le monde a été dur et injuste ; il a calomnié l'imprudente et à cette heure elle déplore sa folie, elle veut réparer ses torts. Torts légers et cruellement punis. Enfin Suzanne va retourner dans sa ville natale. Là, nous nous retrouverons, nous oublierons et un jour... bientôt, lorsqu'il me sera prouvé que la chère enfant a les goûts simples, les habitudes laborieuses qui conviennent à la femme d'un pauvre médecin, je prierai madame Deraïne de plaider ma cause. »

Daniel parla longtemps de Suzanne, de ses qualités charmantes, de son heureux naturel, de son esprit juste et droit. Madame de Tresserves ne se lassait pas de l'entendre.

« Vous me la faites aimer, dit-elle, cette jeune cousine que je connaissais si peu. »

Et pensive, elle ajouta.

« L'auteur de *l'imitation* a raison : « Il ne faut pas croire d'abord ce qui semble vrai au premier aspect. »

DIX ANS APRÈS

M. et madame de Sennerive habitent en toute saison leur château d'Aigues-Vertes. Camille a beaucoup vieilli, elle est pâle et maigre, ses yeux n'ont plus d'éclat, son teint est sans fraîcheur, sa taille sans souplesse. Le marquis est à présent un vieillard morose, il se courbe, sa chevelure est blanchie. Il a rompu tout commerce avec le monde, et ne trouve de consolation qu'à rappeler le souvenir des jours heureux.

Lorsqu'il aperçoit des enfants, il les appelle, les caresse, demande leur âge, et tout de suite :

« Mon Théo aurait cinq ans de plus, mon Théo serait presque un jeune homme. »

Ces réflexions brisent le cœur de Camille, et elle doit se résigner à les entendre sans cesse.

La seule distraction de la pauvre femme est de recevoir des toilettes, des livres et des journaux de Paris.

En ce moment ce n'est point un journal que madame de Sennerive tient entre ses doigts, c'est une lettre de sa sœur. Elle la lit au Marquis.

Ils sont là tous deux sur la terrasse, à demi couchés dans de grands fauteuils, comme de bons vieux qui réchauffent au soleil leurs membres engourdis.

La lettre est longue, intéressante ; mais M. de Sennerive n'y prête qu'une oreille distraite.

« Quatre enfants, murmure-t-il, une belle famille ! Elle est heureuse, notre petite sœur Suzanne. Aussi bien elle mérite de l'être. Mère vigilante, épouse dévouée, ménagère active,

laborieuse, elle a toutes les qualités qui donnent le bonheur *at home*. L'eussions-nous cru il y a dix ans? Comme elle est changée! Vous la rappelez-vous, lorsqu'elle chassait le chevreuil dans les forêts d'Aigues-Vertes? Quelle tête de linotte! Notre bien aimé Théo l'appelait tante Follette. »

Camille ne répondit point, elle pleurait; M. de Sennerive reprit :

« Il y a huit ans qu'elle est mariée, n'est-ce pas? Elle avait quitté Aigues-Vertes depuis dix-huit mois quand Daniel l'a épousée. Il ne s'est point décidé à la légère. Enfin ils sont bien heureux... trois fils! Le second, le filleul de Sabine ressemble à notre Théo. Mais puisque nous parlons des enfants de votre sœur, je vous dirai, Camille, que je n'ai jamais compris pourquoi Sabine est marraine du second et vous du troisième. Le contraire eût été plus juste, on vous a fait un passe-droit. »

« Mais non, mon ami, c'est moi qui ai renoncé à ce droit, en faveur de Sabine, vous le savez bien... du moins vous l'avez su dans le temps. »

— C'est possible... j'aurai oublié, les vieillards ont si peu de mémoire! La mienne n'est pas sûre depuis que j'ai eu la douleur de perdre mon fils. Ah! j'ai baissé beaucoup. »

Rien ne déplaisait plus à Camille que d'entendre M. de Sennerive dire qu'il était un vieillard, car alors elle ne pouvait s'empêcher de songer que les ans allaient s'accumuler aussi sur sa tête à elle. Elle reprit très vite :

« Ma sœur et son mari désiraient que madame de Tresserves fut la marraine de leur second fils. J'ai approuvé, puisque les deux familles sont liées d'amitié, et que Sabine doit de la reconnaissance à Daniel, qui est venu plusieurs fois la voir lorsqu'elle était si languissante. Il l'a

guérie. En récompense, elle a donné de sages conseils à Suzanne... »

M. de Sennerive l'interrompit, montrant un break qui entraînait dans la cour.

« C'est elle, Camille. Voici nos enfants : Albert, Sabine et les trois petits. Une bonne surprise. Mon Dieu, nous n'avons plus d'autre consolation que de les voir. »

Il se leva avec quelque peine et vint à la rencontre de la famille de Tresserves. De loin Albert et Sabine lui faisaient des signes, tandis que les enfants — Maria, une petite blondine, Lucien un gros écolier, Georges un bel adolescent — couraient vers la terrasse avec de grands cris de joie.

Les parents les suivaient d'un pas moins rapide. Sabine avait pris quelque embonpoint, mais cela ne messéyait pas à son âge, et l'éclat de la santé lui donnait un air de jeunesse. Gracieuse et souriante, elle était dans tout l'épanouissement de sa beauté. Camille le remarquait justement lorsque son mari lui dit tout bas, en montrant Georges, Lucien et Maria.

« Ma chère, vous souvenez-vous des paroles du Psalmiste? Ces enfants, semblables à de jeunes plants d'olivier, sont la bénédiction de ceux qui craignent le Seigneur. »

Camille soupira, mais elle n'eut pas le temps de répondre, les trois petits l'entouraient de leurs bras caressants.

« Bonjour grand-père, bonjour bonne maman. »

Et les gens du château qui entendaient, purent dire cette fois, en regardant M. et madame de Sennerive :

« A cette heure, on voit bien que ce sont eux qui sont les grands-parents. »

FIN

MICHEL AUBRAY.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SOUFFLÉ DE FROMAGE

Un quart de fromage de Gruyère râpé, quatre jaunes d'œufs bien mêlés avec le fromage, quatre blancs fortement battus en neige, poivre, sel; faire cuire quelques minutes à un four ardent ou sous le four de campagne, jusqu'à ce que le soufflé soit levé.

CONSERVATION DES FRUITS D'HIVER

Placez les pommes et les poires au grenier,

sur des journaux, et laissez-les se sécher pendant quelques jours. Puis, arrangez-les, en les maniant doucement, dans des caisses très peu profondes, qui ne contiennent chacune qu'un seul étage de fruits; placez les caisses les unes sur les autres, mettez au sommet un verre d'eau; quand cette eau commencera à se prendre aux premières gelées, couvrez les caisses d'une ou plusieurs couvertures de laine, et vos fruits arriveront jusqu'à la fin de l'hiver sans être endommagés.

REVUE MUSICALE

Coup d'œil à travers les œuvres contenues dans notre ALBUM-PRIME de 1885 : Les maîtres du Piano.
— Théâtres lyriques à vol d'oiseau.



BONDANCE de biens ne nuit pas », dit le proverbe. Le mois dernier nous étions en quête d'une première, et de la Madeleine à la rue Vivienne, nous n'avions pu en découvrir le moindre vestige.

« Aujourd'hui, c'est le contraire qui nous arrive ; nous n'en cherchons pas et il s'en trouve jusqu'à trois que nous pourrions nommer. Nous les nommerons même, mais avec de très rapides commentaires, ayant décidé de consacrer la plus grande partie de ces lignes à l'analyse de notre ALBUM-PRIME, dont nous n'avons donné qu'un léger croquis en novembre.

Avec notre ALBUM-PRIME, LES MAÎTRES DU PIANO, point n'est besoin d'aller au théâtre, pour connaître les pages remarquables des opéras nouveaux et les ouvrages célèbres de nos maîtres contemporains. Dans beaucoup de familles on ne juge pas à propos d'y conduire les jeunes filles, car c'est un plaisir qui n'est pas exempt de fatigue et n'est que rarement à leur portée.

Avec l'aide des *Maîtres du Piano*, comme en un merveilleux Paléioscope, on peut voir défiler tous les motifs en vogue, toutes les pièces de choix, qui, éparses dans un opéra, en font la célébrité, en constituent le succès. On peut dire que notre recueil est la partition des partitions, puisque nous choisissons dans ces dernières, pour le former, ce qu'on peut nommer : la fleur du panier. C'est donc un ravissant et mélodique bouquet que nous offrons à nos abonnées, harmonieux assemblage, joignant au parfum artistique les séductions de la forme et du coloris.

Dans l'album de 1885, les MAÎTRES DU PIANO, nous avons tenu à faire une large place au grand compositeur français, Charles Gounod. Parmi celles de ses œuvres par nous choisies cette année, il en est une toute d'actualité que nous ne pouvions manquer de faire figurer dans notre nouvelle série. C'est, on ne l'ignore pas, au cours de l'année qui s'achève que *Sapho* fut représentée à l'Opéra. Nous avons dit à cette époque de combien de pages superbes se com-

posait cette admirable partition, et nous ne voudrions pas nous répéter. Toutefois nous insisterons sur la magistrale sonorité des accords du premier *andante*, comme dans le second, sur la beauté antique de cette phrase : « De la lyre et des vers. »

Puis, à côté de l'Ode de Sapho, où la majesté du style le dispute à la grâce de l'idée musicale, la naïve *Chanson du Pâtre*, si délicatement orchestrée offre le plus charmant contraste.

Il faut aussi remarquer ce chant d'un sentiment exquis, commençant sur ces deux mots : « Ah ! merci ! »

Il semble presque impossible aujourd'hui, de trouver des formules nouvelles pour écrire ces mélodies tendres ou passionnées qui doivent exprimer les mouvements du cœur, ses craintes ou ses espérances, ses douleurs ou ses joies, et qui entrent toujours pour une grosse part dans une œuvre théâtrale, lyrique ou non.

Dans le célèbre opéra de *Roméo et Juliette*, d'un genre moins sérieux que la grandiose *Sapho*, Gounod reste un musicien incomparable, comme il l'a été dans les belles scènes classiques de son dernier ouvrage, comme il le sera tout à l'heure dans les gracieux tableaux de *Philémon et Baucis*.

Notre recueil de cette année contient la douce et captivante *Mélodie de Roméo* : « Va, repose en Paix, » et le magnifique *Duo* : « Ah ! ne fuis pas encore ! » dont personne n'ignore l'intérêt dramatique et la conception musicale d'un élan si vrai. Viennent à la suite, cette *Ariette-Valse*, qu'on ne saurait se lasser d'entendre : « Je veux vivre dans le Rêve », tant elle recèle de poétique charme, puis cette superbe *Scène de Tombeau*, d'un sentiment si profond et si élevé. Enfin, comme contraste, le *Chœur dansé* : « Frappez l'air de chants joyeux », est un modèle d'esprit et d'élégance.

Dans le sombre drame du *Tribut de Zamora*, Gounod a semé des pages d'une douceur et d'une tendresse exquises. L'*Aubade*, le *Duo*, les deux *Cavatines* de Ben-Said et de Manoël sont de ce nombre. L'*Air d'Hermosa* est d'une grande beauté orchestrale. Quant au fameux *Chant National* : « Debout ! Enfants de l'Ibérie », on sait qu'il a soulevé l'enthousiasme aux quatre parties du monde.

En s'essayant dans un sujet aussi léger que

celui de *Philémon et Baucis*, l'auteur de *Faust* a prouvé que le génie sait se manifester sous toutes les formes de l'art, quelles qu'elles soient. Cette partition est absolument un chef-d'œuvre de délicatesse, d'expression et de goût.

Quoi de plus ravissant que ce *Duo* : « Du repos voici l'heure », où l'on croit entendre s'élever, au sein de l'ombre et de la fraîcheur, le tintement mélancolique des cloches du soir ?

La jolie *Romance* de Baucis : « Ah ! si je redevais belle », les étranges *Couplets* de Vulcain, la page caractéristique du *Mélodrame*, et le *Chœur* vigoureux « Les Dieux s'en vont », d'allure aussi originale que décidée, sont de véritables joyaux artistiques.

Nous affirmons qu'il n'est pas un morceau de cette partition qui ne soit admirable. L'inspiration y est toujours jeune, la gaieté de bon ton, et le sentiment délicat. Les airs de Baucis sont délicieusement écrits et aucun ne ressemble à aucun. Le *Cantabile* fait rêver d'une matinée de printemps ; l'*Ariette* a l'éclat d'une rose.

Il nous faut renoncer à citer davantage et le doux babillage et les joyeuses élégances de cette musique expressive autant que charmeresse, pour nous occuper du premier maître vivant de l'Italie : Verdi.

Ses ouvrages jouissent d'une popularité telle, qu'il est presque oiseux d'insister sur leur valeur. C'est cette raison même qui nous a fait choisir celles de ses œuvres qui furent le moins souvent représentées à Paris et qui ne sont qu'imparfaitement connues.

Cependant, que de charmantes inspirations dans *I Masnadieri*, que de mélodiques cantilènes, quelle sève chaude et énergique circule dans ses passages dramatiques. Tels sont l'*Allegro* : « Terre ingrate », la *Cavatine*, d'une enthousiaste expression, et cette phrase brillante : « Au ciel l'amour rayonne », qui fait peut-être penser à la *Cavatine* de *Lucie*, mais ce dont on ne songe pas à se plaindre. La facture du *Duo* : « Espère ô chère âme », est du plus poétique sentiment.

Les motifs de *Luisa Miller*, complètent la série des morceaux de Verdi. Peut-être un peu moins faciles, ils sont tous d'un beau caractère et d'un très brillant effet. Il y a toujours dans la musique de ce maître, quelque chose qui parle à l'âme, la séduit ou l'émeut. Rayonnement ou vibration, ce quelque chose tient tout entier dans ces six lettres : *Italia* !

Une ravissante *Habanera* de Ritter, ce virtuose de premier ordre, figure dans LES MAÎTRES DU PIANO. Avec l'*Arlésienne*, de G. Bizet, morceau fort important, quoique facile, une jeune musicienne qui rendra bien la *Morbidezza* du premier et la joyeuse *disinvoltura* du second, c'est-à-dire : langueur et gaieté, tiendra brillamment sa place au concert de famille.

Nous n'avons point hésité à joindre à notre

nouvelle collection les deux chefs-d'œuvre de Mozart : *Don Juan* et *La Flûte enchantée*, parce que ce sont de ces ouvrages qui défient la marche du temps et que l'on doit absolument connaître. Les compositeurs modernes les citent et les citeront encore comme de parfaits modèles aux auteurs de l'avenir. Ne dirait-on pas, en effet, que ces mélodies fraîches comme le matin, viennent d'éclorre sous un souffle printanier ? Le *Duo*, la *Sérénade* célèbres et le splendide *final* de *Don Juan* ; puis, dans *La Flûte enchantée*, celui si magistralement conçu, au premier acte ; la *Chanson de l'Oiseleur*, le *Bel Air* de Sarastro, tout cela, comme ce que nous passons sous silence, sont d'irréprochables pièces.

Voici maintenant une véritable perle musicale, tombée de la plume du maître des maîtres dans un de ces jours de mélancolie douloureuse, dont il dut compter un trop grand nombre, hélas ! — l'*Adieu* ! de Beethoven. — Que ce mot, en s'échappant de son âme aimante et tourmentée, dut y laisser de tristesses amères, de souvenirs chers et cruels ! Cela se devine en lisant son « Adieu ». Que de grandeur dans cette simplicité, comme c'est profond et vrai ! Dans le trio surtout, il semble que l'on sente les larmes de ce cœur brisé tomber sur vos doigts. La passion y est concentrée et comme étouffée par les sanglots. Pas une note qui ne soit un trait de génie. Ah ! ce qui est sincère est toujours sublime dans l'art. Pour bien rendre cette page, qui est facile comme mécanisme, il faut, non des mains de virtuose, mais une âme de poète.

De ce roi de la Symphonie, on trouvera aussi dans notre ALBUM-PRIME, les plus célèbres motifs qui ont fait placer son *Fidelio* au premier rang du genre oratorio. En ajoutant à nos collections cette musique du plus grand maître connu, nous avons pensé que si notre jeune public a souvent des préférences pour les œuvres modernes, dramatiques ou légères, il pouvait s'y rencontrer quelques graves amateurs, aimant quelquefois à se retremper au culte toujours salutaire des classiques.

Force nous est d'arrêter ici notre analyse, que le grand nombre de pages contenues dans LES MAÎTRES DU PIANO, nous oblige à ne terminer qu'au numéro suivant. Le prochain mois, nous jetterons un coup d'œil sur la musique légère, qui occupe aussi une respectable place dans cette nouvelle série et que nous avons détachée des opérettes les mieux réussies. Nous en avons donné déjà, dans notre dernière revue, les titres et le nom des auteurs.

Il nous reste à indiquer pour mémoire, quitte à y revenir plus tard, les événements accomplis dans nos théâtres lyriques, qui tous, déployant une fiévreuse activité, ont su retrouver plus ou moins, le chemin tant assiégé du succès.

A l'Opéra, on attend toujours *Tabarin*. Tabarin

par ci, Tabarin par là! Sans Tabarin, cependant, le roi des théâtres de France a eu de belles soirées. Mais avec Tabarin.... ce sera bien autre chose. Oyez! oyez, messieurs! oyez, mesdames! le premier acte commence à marcher seul, il parle même; bientôt il chantera. Oui, mais à quand le reste?

Le *Joli Gilles*, de M. Charles Mousselet a un gentil succès de gaieté à l'Opéra-Comique. *Joli Gilles*, *Gilles le Ravisseur*, *Pierrot*, *Colombine*, tout cela est amusant et rentre dans l'ancien domaine de la vieille comédie enrubannée, qui a fait les délices d'un autre siècle et du milieu de celui-ci. Elle était du reste pimpante et du meilleur ton, en ce temps-là, et le libretto de M. Mousselet a eu le bonheur de tomber entre les mains d'un musicien délicat, M. Ferdinand Poise, qui a su mettre quelques mouches et un œil de poudre à sa muse.

Quoi qu'il en soit, c'est là une fine partition, où il ne sera pas sans agrément de fouiller un peu, car elle contient bon nombre d'élégants motifs, de tendres romances, de petits airs de chatte musquée et une foule de jolies minauderies musicales, dont le style est des meilleurs.

Le plus grand événement théâtral a donc été l'ouverture des Italiens, précédée du splendide Festival donné par la direction Maurel, au bénéfice des Victimes de l'épidémie. Cette bonne

action a déjà porté ses fruits, qui retombent en pluie d'or, dans la caisse du directeur.

Le double attrait de ces deux solennités artistiques était d'une part, le début de la grande cantatrice M^{me} Marcella Sembrich, dont le succès a été complet, et d'autre part, le retour de la célèbre Rachel italienne, M^{me} Ristori, qui peut égaler, dans sa langue maternelle, la tragédienne française, mais ne saurait la dépasser.

Le programme du Festival Maurel était magnifique. La recette a été à la hauteur du programme et de ses interprètes.

C'est avec le chef-d'œuvre de Donizetti : *La Lucia*, que la saison italienne s'est ouverte. Nous reparlerons des belles soirées de cette scène, de M^{me} Sembrich et des artistes *di primo Cartello* qui composent la remarquable troupe du brillant chanteur-directeur Maurel.

L'*Etienne Marcel*, de M. Camille Saint-Saëns, a été représenté au Théâtre-Lyrique. Nous sommes forcée d'en ajourner le compte rendu; c'est une œuvre assez importante, à laquelle il faut consacrer une étude sérieuse et de nombreuses lignes. Le mauvais état des finances de ce théâtre donne à craindre une interruption forcée des représentations de l'Opéra, nouveau pour Paris, de M. Camille Saint-Saëns.

MARIE LASSAVEUR.

AVIS IMPORTANT

Nous prions celles de nos abonnées qui veulent acquérir l'ALBUM-PRIME, LES MAITRES DU PIANO, de nous envoyer leurs demandes de suite, à cause de l'encombrement de nos bureaux à l'époque du renouvellement des abonnements.

Le prix de cet Album de musique. LES MAITRES DU PIANO est de

1.0 fr., Paris; 1.2 fr., Départements et Etranger, franco.

Adresser un mandat de poste à l'ordre du Directeur, M. F. THIÉRY, 48, rue Vivienne, Paris.

CORRESPONDANCE



E viens d'être malade, ma chère Yvonne, et c'est encore au coin de mon feu et très près de mon lit que je passe le plus clair de mon temps.

On ne connaît vraiment bien la valeur de ses amis que lorsqu'on en est séparé, celle de ses jambes et de sa tête que lorsqu'on est privé de leurs services. Mes membres

et mon chef ont tenu une conduite déplorable pendant quinze jours, me refusant tout service avec une obstination intolérable; mais j'ai tant souffert de cette mésintelligence qu'au premier symptôme de rapprochement, j'ai tout oublié pour leur faire le meilleur accueil possible.

Aussi faut-il voir comme je les dorlotte, comme je m'occupe de leurs aises: ici un coussin pour le coude fatigué, là, une mule coquette pour le pied encore raide, un petit bonnet de foulard tout papillonnant de dentelles, sur la tête do-

lente; et mille attentions délicates qui achèvent de remettre l'accord entre nous.

D'ailleurs je suis, tu le sais, très forte pour la couleur locale; on est malade, il faut avoir l'air malade; c'est indispensable, surtout quand le mieux se déclare, parce qu'on a plus de loisirs pour parer ses maux. C'est ainsi que je me suis entourée de fleurs sans parfums, que j'ai posé sur ma table-étagère à côté du livre nouveau négligemment ouvert, une certaine tasse de Limoges à fines peintures que tu te rappelles peut-être bien, pour me l'avoir apportée un soir où je toussais comme un vieux loup. Avec ma chaise longue et ma robe à queue qui coopère si activement au balayage de ma chambre, voilà une mise en scène assez réussie, nous pouvons commencer le dialogue.

— « Bonjour chère, comment vous va ? »

— Mieux, merci, mais encore bien faible.

— Vous avez une mine excellente (Lisez : vous êtes pâle comme la mort et maigre à faire peur).

— C'est vrai, je me trouve bon visage depuis deux jours; mais j'étais bien défaite la semaine dernière. »

L'amie se lève.

« Déjà ! »

— Oui, je cours chez ma couturière, chez ma modiste; ah vous êtes bien heureuse de garder la chambre; au moins les chapeaux et les manteaux vous laissent dormir tranquille; moi j'en rêve : genre cauchemar. Adieu, je suis très contente de vous ! »

Et dans la maison suivante, la même amie :

Avez-vous vu madame de Lamiraudie ? J'en suis navrée, ce n'est plus qu'une ombre; la pauvre femme se fait d'étranges illusions, etc., etc.

Seconde amie, sonnant à ma porte :

« Bonjour chère Madame; que vous voilà grande fille! comment déjà sur pied, c'est presque une imprudence ! »

— Mais je vais à peu près bien, il ne me manque que des forces à présent.

— Ta, ta, ta, vous êtes trop courageuse, prenez garde d'en trop faire. »

Troisième amie.

« Comment, ma chère, vous êtes encore dans votre chambre ! avec ce beau soleil d'hiver ! Vous ne reprendrez jamais vos forces à rester de la sorte sous châssis.

— Mais je ne peux pas faire vingt pas !

— Prenez une voiture. »

Et en s'en allant :

« Madame de Lamiraudie n'est pas plus malade que moi; elle a l'imagination frappée, ce qu'il lui faut c'est de la distraction, du mouvement, etc. »

Quand on est malade, Yvonne, on appartient à tout le monde; les uns vous conseillent ceci, les autres vous ordonnent cela; et on a tort aux yeux de tous.

Puis il y a l'inépuisable question médecins :

— Etes-vous bien soignée ?

— Oui certes, un vieil ami de la famille qui a tenu compagnie à tous mes rhumes et donné congé à toutes mes fièvres.

— Peuh ! un vieux docteur !.... ils n'y entendent plus rien; il n'y a que la jeune école, voyez-vous; si j'avais un conseil à vous donner ce serait d'en essayer. »

Une autre :

« Vous a-t-on soignée au champagne, au rhum ? »

— Non, de la quinine et ses semblables.

— Mais d'où sort-il votre médecin ?

— De l'académie où il est professeur. »

Encore une autre :

« On vous a soignée à l'homéopathie n'est-ce pas ? »

— Non certes. »

L'amie piquée duertes :

« Il est pourtant reconnu que c'est le seul système possible; de nos jours les gens intelligents n'en adoptent pas d'autres.

— Merci. »

Et comme cela tout le temps.

Ecoute, Yvonne, quand tu iras visiter une convalescente, tu auras soin de détourner son attention des cataplasmes, des potions, des tisanes qui l'ont opprimée pendant plusieurs semaines. Tu lui apporteras dans les plis de ta toilette riante, l'air pur du dehors et dans ta conversation rafraichissante, les menues nouvelles qui peuvent la distraire sans fatigue. Si tu parles fleurs, évite le tilleul et la mauve; si tu évoques la mousse du Champagne, que ce soit en compagnie de quelque fin dîner dont le menu réveillera son appétit somnolent; ne reste pas trop longtemps pour éviter la fatigue, reste assez pour lui faire voir que tu es heureuse de la revoir; écoute le récit qu'elle ne manquera pas de te faire de ses maux, sans y mêler les conseils de ton expérience ou de ton savoir; sois aimable, cela t'est facile, et cela te sera doux si tu le fais avec les intentions que je t'indique.

Et maintenant, écoute une histoire de médecin célèbre; ce sera la dernière trace de mes manies de malade, tu peux bien faire cela pour moi.

Cela se passait vers 1810. Le docteur Dem...y fut appelé un jour par un jeune mari dont la femme était mourante. Les soins ordinaires ayant été inefficaces, on avait recours au prince de la médecine, c'était la dernière chance de salut.

Il pénétra dans un de ces intérieurs comme il y en a tant à Paris, où l'éducation, la naissance, les habitudes n'étaient pas en rapport avec la position actuelle. On était jeune, riche d'amour et de confiance; avec cela on avait bravé la mauvaise chance et on s'était lancé dans la vie. Le mari travaillerait double, la femme ferait des miracles d'économie, tout marcherait bien, on s'aimait tant !

La maladie avait eu raison de ces calculs, et le docteur Dem...y avec ses visites quotidiennes allait achever la débacle; c'était pour le pauvre mari une grave préoccupation jointe à sa profonde douleur.

A force de soins, de précautions et de savoir, le médecin triompha du mal et put enfin répondre de sa malade. Les rideaux furent ouverts, les meubles remis à leur place, et la petite chambre toute coquette reprit tournure.

« Vous avez une bien jolie descente de lit, Madame, dit le docteur ce matin-là en entrant. »

Tout le monde sait que ce savant était artiste et cultivait le bibelot avec passion.

« Il y a bien longtemps qu'elle est dans la famille répondit la jeune femme. »

— Très joli, marmottait le docteur; Gobelins de la grande époque; j'en ai peu vus d'aussi fins. »

Deux jours après M. Dem...y s'aperçoit que son fauteuil est irrévérencieusement posé sur le tapis en question; il le retire vivement.

« Diable, diable, ne maltraitons pas ce chef-d'œuvre. Et se penchant pour le mieux considérer : Quel dessin, quelles nuances ! Si on le faisait réparer on aurait une merveille. »

La jeune femme eut un triste sourire; elle pensait que sa propre réparation serait suffisamment coûteuse sans y joindre celle du tapis.

Cela dura encore quinze jours avec des variantes : le docteur était fêru de ce tapis, et il en parlait chaque fois.

« Ma femme est guérie, grâce à vous, Monsieur, dit enfin un jour le jeune mari en se présentant chez le célèbre médecin, je vous apporte l'expression de ma reconnaissance, et je viens vous demander de vouloir bien régler la question honoraires. »

Le docteur consulta son calepin, son gros livre, puis griffonna ces mots :

« Pour soins donnés à madame X..., trois mille francs. »

Trois mille francs !... Juste les appointements d'une année.

Le docteur soulevait la feuille pour la donner à son client, lorsqu'une soudaine hésitation se peignit sur son visage; il resta indécis une minute, puis faisant faire un demi tour à son fauteuil, ce qui le mit en face du jeune homme trop fier pour montrer ses angoisses.

« Ma note est faite, Monsieur, elle est de trois mille francs. Avant de vous la remettre, je veux vous proposer un marché : Donnez-moi votre tapis des Gobelins, et je vous tiens quitte du tout. »

Et comme le jeune homme était tout abasourdi.

« Tenez, dit le médecin en se levant; je le

ferai mettre ici, dans ce panneau, afin de l'avoir à toute heure sous les yeux. »

Puis prenant le silence de son interlocuteur pour une hésitation et avec un fin sourire de brocanteur bien élevé :

« Je sais bien que vous y tenez et qu'il est fort beau, mais... trois mille francs savez-vous que c'est un prix. »

Le docteur eut sa descente de lit, comme bien vous pensez, et lorsqu'il l'eut déroulée dans son cabinet il se frotta les mains en lui disant :

« Toi, tu ne vaux pas cent francs, mais je ne te donnerais pas pour trois mille, puisque tu as fait une bonne œuvre. »

Me voici presque au bout de mon papier et je n'ai pas encore abordé la question baptême qui en contient une foule d'autres, telle que tu me l'as posée. Vite, répondons, une autre fois il serait trop tard.

Tu me demandes ce qu'il faut donner à ta filleule. Tu as de la marge si tu adoptes le système de certaines marraines qui offrent jusqu'à des volants de dentelle et des colliers de perles fines, sous le prétexte que « cela sert plus tard. » Si c'était un garçon lui enverriez-vous un cheval ou une pipe ? Laissons à la corbeille de fiancée ses surprises élégantes, celle du poupon peut contenir de si jolies choses sans devancer le cours des ans ! Outre la robe et le petit bonnet de baptême, de rigueur, que d'autres merveilles de broderies et de dentelles appropriées à cet âge; comme bijoux tenons-nous-en pour le quart d'heure à la chaîne d'or avec sa médaille commémorative. On dirait vraiment que nous avons peur de ne pas voir devenir nos filles assez tôt coquettes et dépensières. J'ajoute, si tu veux faire un cadeau solide, que la vaisselle plate est fort utile pour les débuts à table : un écrin renfermant la timbale, le bol, l'assiette, le couvert en argent fera plaisir à la mère et à l'enfant.

Quant aux dragées et au nombre de boîtes que tu dois demander au parrain, suis cette règle; il faut se guider d'après les ressources présumées de ton compère, et non pas d'après le nombre de personnes à qui tu désires en envoyer; il y a là une mesure discrète que trop souvent les femmes sont tentées de dépasser. Si tu trouves que ce n'est pas assez, libre à toi d'aller commander pour ton compte trois cents boîtes, comme je l'ai vu faire il y a quelques mois à une marraine de ma connaissance. J'ajoute que la boîte envoyée à Monseigneur devra être très grosse et contenir une offrande qui fera la joie de ses pauvres.

Est-ce tout ? Oui quand je t'aurai embrassée.

C. DE LAMIRAUDIE.

P. S. — Que dis-tu de notre calendrier ? Je ne t'en ai pas parlé plus tôt afin de te laisser tout le plaisir de la surprise, et en vérité si tu ne le trouves pas délicieux, c'est que tu n'y entends rien. *Ce*

voyage à travers la mode est amusant comme la plus fine et la plus ironique des satires. Pourtant tous ces costumes sont la fidèle reproduction des gravures autrefois publiées dans ton cher Journal, n'en ris pas trop, ou du moins réserve un coin de ton œil pour l'attendrissement : il dit notre âge ! Pas le mien, grand Dieu ! mais celui de notre œuvre, 64 ans.

Je cherche ton portrait dans tous ces visages vieillies et ces tournures démodées, afin de te présenter sous ton jour le plus favorable aux lectrices qui ne connaissent pas encore ton frais minois. Évidemment si tu t'étais mariée en 1830, tu aurais beaucoup ressemblé à cette petite blonde piquante, habillée avec un bout de pré fleuri : quant à l'irrésistible Paul, il eût fait ta conquête avec le délicieux appareil où le présente, dans la même feuille, notre dessinateur. Paul, avec des manches à gigot, des escarpins, une taille de guêpe et des touffes frisées sur les tempes ! Allons, ne me dévore pas, c'est pour rire ; je te ménage d'ailleurs, car je pouvais très bien te présenter avec le cachemire jaune, et le jeune monsieur avec le toupet de 1835. Oh les femmes, les femmes ! Faut-il qu'elles soient folles pour s'attifer ainsi, et se désarmer à plaisir ; faut-il qu'elles soient charmantes pour plaire même !

Allons, pas de philosophie, en ce jour ; amuse-toi de notre petit Album dont tu retrouveras tous les types dans la collection du Journal qui est chez ta mère, et puisque je t'envoie un calendrier si flatteur, profite-en pour y noter les jours nombreux où tu m'éciras cette année. Je te la souhaite bonne et heureuse.

DEVINETTES

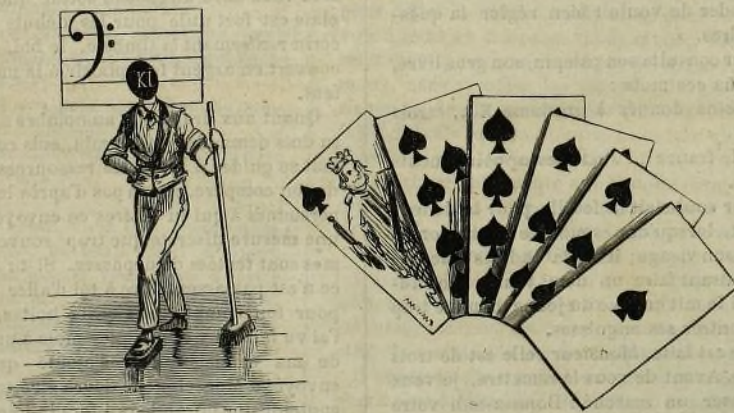
ÉNIGME

Des gens d'une foi peu robuste
Me regardent comme un malheur ;
Je suis pourtant un bienfait du Seigneur :
Car je rends plus parfait le juste,
Et je corrige le pécheur.
— Toutefois, mon rôle varie.
Et, par un singulier retour,
Emanant d'une imprimerie,
Je suis corrigée à mon tour.

MOT CARRÉ

Mon premier fut grand prêtre en la Judée pros-
père ;
En mon second béant, crains toujours de tomber.
Pour rendre un clou plus fort, mon troisième il
faut faire.
Et dans l'alphabet grec, le suivant rechercher.
Un roi dans mon dernier a passé sa jeunesse ;
C'est lui qui s'écria : Paris vaut une messe.

RÉBUS



Explication du Logogriphe de Novembre : *Garot, garrot*. — Portrait : *Jeanne Hachette*.

Explication du Rébus : *Le temps emporte beaucoup de chagrins et de peines*.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.